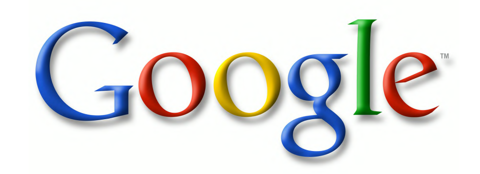


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

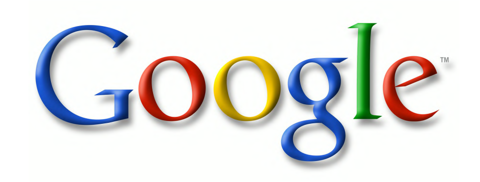
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

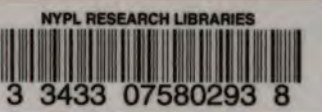
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580293 8



NK
1675

LA HENRIADE,

AVEC DES NOTES ET DES BSERVATIONS CRITIQUES;

DÉDIÉES A LA JEUNESSE.

Par M***. ancien Officier du Pape

Men'mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe?
——nusquam?
Hic tamen infodiam; vidi, vidi ipse libelle
Auriculas asini quis non habet? ....
(PERS. Sat. I.)

F. M. A. Voltaire

A AVIGNON,
hez LAURENT AUBANEL.
1809.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
400984
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
1907

Fr 841
V 88

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

On a dit de la Henriade beaucoup plus de bien et beaucoup plus de mal qu'on ne devoit en dire ; car dans le même temps qu'une foule d'enthousiastes mettoit ce poëme bien au-dessus de ceux d'Homère et de Virgile, des critiques par fois trop sévères, à force de le ravaler et de l'atténuer, le réduisoient presqu'au néant.

Il faut marcher entre ces deux extrêmes, et lorsqu'on relève des fautes ou que l'on combat des erreurs, on doit pareillement reconnoître et faire remarquer les beautés.

Je suis loin de penser que M. de Voltaire soit *le prince* des poëtes Français ; je pense encore moins, qu'il *n'existe aucune science qui n'en-*

Transfer from Circ. Dept.
X 7592

tre dans la sphère de son activité, ni que *depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie*, *tout soit soumis à la force de son génie.....* Je ne vois point, *que jamais la langue Française n'ait eu autant de force que dans la Henriade*, ni que les tableaux qu'on y trouve *surpassent*, *au jugement des connoisseurs*, *tout ce qu'a produit le crayon du Carrache et du Poussin.* (1) Mais je conviens qu'elle en présente de très-beaux et de très-finis. J'aime à distinguer dans ce poëme des vers heureux, des beautés de détail, quelques pensées fortement exprimées, et des portraits hardiment dessinés. Tous ces morceaux, quoique très-souvent mal liés, et quelquefois noyés dans un remplissage inutile, n'en sont pas moins de beaux morceaux, et l'on doit les apprécier.

---

(1) Ce sont les expressions de Frédéric, Roi de Prusse, dans l'avant-propos qu'il a composé pour la Henriade.

Il est fâcheux que l'amour de la gloire, l'impatience de la jeunesse qui croit toujours avoir atteint le but dès l'instant qu'elle l'aperçoit, aient fait paroître ce poëme vingt ans plutôt qu'il ne falloit. Voltaire eut dû prendre pour lui le conseil d'Horace à Pison : « Si vous composez » quelqu'ouvrage, soumettez-le à la » critique de Metius, de votre père, » de moi-même, et gardez-le pen- » dant neuf ans ; tant qu'il n'aura » pas vu le jour, vous serez maître » de corriger, mais la parole une » fois échappée ne sauroit ren- » trer dans l'oubli. (1) »

Si Voltaire eut agi ainsi, si se méfiant de lui-même, il eut consulté ses amis, il eut pu corriger, réfor-

---

(1) . . . . *Si quid tamen olim*
Scripseris, in Metii descendat judicis aures,
Et patris, et nostras ; nonumque prematur in annum,
Membranis intùs positis, delere licebit
Quod non edideris ; nescit vox missa reverti.
(Hor. art. poët.)

mer, changer tout à son aise, et s'épargner, ainsi qu'à nous, une nuée de Variantes qui décèlent évidemment non *la fécondité du génie*, comme le prétend un sophiste, (1) mais l'imperfection de l'ouvrage et l'embarras de son auteur.

Ce ne fut donc pas sans raison qu'on fit remarquer à Voltaire l'irrégularité de son plan et l'ignorance qu'il y montroit des règles de l'Epopée. Il sentit ou il dut sentir la justesse de ces observations, mais comme il eut fallu refaire entiérement son poëme, il crut se tirer d'embarras en niant nettement qu'il existât des règles, et n'admettant pour guide que l'impulsion de son génie. Le paradoxe étoit nouveau, il essaya de le prouver, mais il ne put y réussir. (2)

---

(1) Frédéric, dans son avant-propos, cité ci-dessus.

(2) Voyez son essai sur la poésie épique, composé en Anglois en 1726 et depuis traduit

Quoiqu'il en soit, on eut bien mieux fait, ce me semble, au lieu de s'amuser à critiquer des mots, à disséquer des plans, ou à compter des fautes de style, de s'attacher à

---

en Français par l'Auteur. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans cet ouvrage, Voltaire fait à La Motte les mêmes reproches qui dans la suite lui furent faits à lui-même, de trop aimer les antithèses et de mettre l'esprit à la place du génie ; ces passages sont assez curieux dans la bouche de Voltaire pour mériter d'être rapportés. (Il est question de la traduction d'Homère par M. de La Motte.) « Quel malheureux don » de la nature que l'esprit (dit le critique) s'il » a empêché M. de La Motte de sentir ces gran- » des beautés d'imagination, et si cet académi- » cien si ingénieux a cru que quelques anti- » thèses, quelques tours délicats, pourroient sup- » pléer à ces grands traits d'éloquence. » Et dans un autre endroit, revenant sur cette critique. « On doit répeter ici que ce fut une étrange » entreprise dans La Motte de dégrader Homère » et de le traduire ; mais il fut encor plus étrange » de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauf- » fer son génie en tâchant de copier les sublimes » peintures d'Homère, il voulut lui donner de » l'esprit ; c'est la manie de la plupart des Fran- » çais ; une espèce de pointe qu'ils appellent un » trait, une petite antithèse, un leger contraste » de mots leur suffit ; c'est un défaut dans le-

relever les sophismes et les erreurs. La Henriade en est semée ; tout le poison du philosophisme y circule, et la haine du Christianisme s'y montre avec d'autant plus de danger, qu'elle est souvent enveloppée dans l'éloge hypocrite des préceptes de J. C.

C'est surtout pour mettre au grand jour ce manège philosophique que j'ai fait ces observations. Je parlerai peu du style, si ce n'est quand le sens oblique et quelquefois à double entente des expressions de notre auteur, me paroîtra receler quelque embûche. Mais pour les maximes impies et les principes immoraux, je les relèverai avec la même impartialité que je mettrai à faire

---

» quel Racine et Boileau ne sont presques jamais » tombés. »

Notez que c'est M. de Voltaire qui fait ces belles et justes réflexions dans un ouvrage fait pour servir d'apologie à la Henriade où fourmillent les antithèses.

ressortir les beautés dont la Henriade est remplie.

Tel est mon but; et afin que les jeunes gens, à l'instruction desquels ces réflexions sont particulièrement destinées, puissent en mieux sentir l'importance et la vérité, je vais leur parler de Voltaire, et le leur montrer tel qu'il est.

Si l'on apprécie cet auteur d'après le nombre prodigieux et l'étonnante variété de ses œuvres, on le croira le premier des génies, et l'on ne sera plus surpris de le voir influer aussi puissamment sur son siècle, éclipser ses rivaux, maîtriser les esprits et devenir le Dieu de la littérature, l'arbitre des réputations, et l'oracle du goût.

Mais si l'on porte dans ses écrits le flambeau d'une saine critique, et que, faisant abstraction, et de la magie du style, et de l'éclat du coloris, et de la facilité sans exemple qu'il a de prendre tous les tons, de se plier

à tous les genres et de contenter tous les goûts, on veuille fixer sa valeur, on reste bientôt convaincu, pour me servir des expressions d'un de nos Aristarques modernes, (1) que M. de Voltaire *est le premier peut-être qui, à force d'esprit, ait su se passer de*

---

(1) Fréron, Année littéraire, lettre du 10 janvier 1774; après le passage que je cite, il ajoute: « Plusieurs des ses ouvrages lui survi» vront sans contredit; mais dans le littéraire » comme dans le moral, un homme né avec des » vices brillants est très-dangereux; rien n'est » plus propre à faire perdre la trace de l'hon» nête et du beau, que l'admiration exclusive » pour un mauvais modele, et la fureur épidé» mique de lui ressembler. M. de Voltaire est » l'idole des jeunes gens qui ne lisent que lui, » qui n'aiment que lui, qui ne jurent que par » lui. Je n'en suis pas étonné: il flatte leurs » passions; il brise tous leurs freins; sa ma» nière, qui réellement est très-piquante, les » séduit et leur paroît facile à saisir; mais » comme ils n'ont ni son esprit, ni ses rémi» niscences, ni ses répertoires, ni la magie » de son style; ils ne peuvent imiter que son » audace, son irréligion, ses obscénités, son » cliquetis d'idées, ses antithèses de mots, ses » rapprochemens d'objets éloignés et disparates » etc. c'est-à-dire, tous ses défauts. »

génie. J'ajouterai, qu'il est aussi peut-être le premier qu'on puisse réfuter par lui-même et réduire à zéro, ou du moins à bien peu de chose, en se contentant d'opposer ses principes à ses principes, et ses raisonnements à ses raisonnements.

L'audace de l'esprit, la corruption du cœur, l'impiété et le cynisme, sont les sources empoisonnées d'où se sont échappées par torrens les productions de M. de Voltaire. Quelle que soit la matière qu'il traite, on y retrouve ces principes. Ils sont l'ame de ses ouvrages, et si l'on mettoit de côté ses ordures et ses blasphèmes, ses sarcasmes contre les Rois, ses injures contre les Prêtres, et parmi tout cela ses bons mots et ses antithèses, ses contes et ses anecdotes, ses raisonnements sophistiques et le fatras de ses rapprochements il ne resteroit presque rien.

Si ceux qui dévorent Voltaire,

les jeunes libertins surtout, vouloient jeter les yeux sur les critiques judicieuses qui si souvent ont dévoilé, ses plagiats et ses bévues, ses quiproquo dans les sciences et ses mensonges dans l'histoire, son ignorance enfin dans les langues savantes surtout celles de l'Orient; (1) peut-

---

(1) Fréron, Clément, et plusieurs autres, ont sassé ressassé les écrits de Voltaire, et en ont fait un squelette. Ils ne lui disent point d'injures, mais ils lui démontrent ses fautes, et ce qui prouve qu'ils ont raison, c'est que M. de Voltaire n'a jamais répondu à aucune de leurs critiques, si ce n'est par des turlupinades, des quolibets ou des sottises. L'Abbé Guenée l'a réduit au néant en mettant au grand jour l'infidélité révoltante de ses citations, l'absurdité de ses raisonnemens impies, et son ignorance absolue dans les langues orientales, sur lesquelles Voltaire a la manie de disserter et qu'il ne sait pas lire.

J'invite ceux que ses sophismes ont pu égarer sur la foi, à lire cet excellent ouvrage auquel l'Auteur aussi modeste que savant ne voulut pas mettre son nom, et qui parut sous le titre de *Lettres de quelques Juifs Portugais, Allemands ou Polonois, à M. de Voltaire. 3. vol.* La quatrième édition parut en 1776.

M. Salchli fils, professeur à Lausanne, a pa-

être renonceroient-ils à leur engouement fanatique, mais c'est ce qui n'arrive pas. Le poison plaît, on le savoure, on s'en abreuve, et l'antidote est méprisé.

Cependant on se pervertit, on prend le ton de son auteur, ou s'approprie ses idées; bientôt on se croit un *penseur*, on croit être savant, érudit, philosophe, tandis qu'on n'est qu'un vain écho; car tel est le grand art de Voltaire, que les esprits qu'il a séduits saisissent si bien ses systèmes, qu'on croit le revoir et l'entendre dans chacun de ses partisans.

C'est à ce malheureux délire qu'il faut attribuer le déluge de Philosophes, aussi séditieux qu'impies, que le siècle dernier a vomis, et qui, en

---

reillement réfuté quelques erreurs de Voltaire; voyez son Apologie de l'histoire du peuple Juif suivant les auteurs sacrés, ou Examen du chapitre premier des mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie de M. de Voltaire, etc. Imprimé à Génève, en 1770.

achevant de corrompre les mœurs et de renverser les idées, ont ébranlé la Religion, sapé les fondements du Trône, détruit tout ordre social, et amené cette révolution terrible dont nous avons été victimes et commençons à peine de sortir.

Ici je m'aperçois qu'en attenuant le colosse je suis bien loin de l'avoir défini, et que j'en ai fait au contraire un problème dont il faudra donner la solution, ou me résoudre à passer pour Zoïle.

Car enfin, me dira quelqu'un, si vous refusez à Voltaire la science et l'érudition, si vous le poursuivez jusque dans ses Histoires, si vous lui contestez l'invention de ses meilleurs ouvrages, si vous en attaquez les plans et la conduite, si vous le disséquez jusqu'à compter ses antithèses, (1) si enfin vous le rabaissez et

---

(1) M Clément, dans sa neuvième lettre sur la Henriade, a compté 8 ou 900 vers enrichis de

lui

lui laissez à peine le titre d'écrivain ; comment nous expliquerez-vous l'assentiment presqu'unanime qui l'a placé au-dessus de son siècle? Comment s'y est-il pris, pour être recherché des puissances et s'attirer, avec leur amitié, leurs faveurs les plus distinguées? Comment, et par quelle magie a-t-il su forcer ses émules, les d'Alembert les Diderot, les Helvétius, les Raynal, les Lalande, les Condillac, etc., etc., non-seulement à convenir de son mérite; mais à l'exalter, le chérir, jusques à s'oublier eux-mêmes pour accroître sa gloire et sa célébrité?

Je conviens de tous ces succès, mais jamais je ne conviendrai qu'il

cette figure; mais comme l'antithèse, toute brillante qu'elle est, est très-peu propre au poëme épique, l'étrange abus que M. de Voltaire en a fait, donne à penser, que ne se sentant pas assez de génie pour dessiner ses tableaux à grands traits, il s'efforçoit par cette figure saillante, et répétée à chaque instant, de reveiller l'attention du lecteur. (Voyez la note (1) ci-dessus page 10.)

les ait dus à l'ascendant de son génie. Car, si l'on conçoît aisément qu'avec un esprit souple, beaucoup d'adresse et l'art de flatter en rampant on peut capter le suffrage des Rois et surtout des Rois beaux esprits comme l'étoit celui de Prusse; si l'on conçoit que l'engouement et l'admiration du vulgaire suivent toujours la faveur des grands, on ne peut expliquer de même le phénomène d'un savant *philosophe*, assez modeste pour reconnoître du génie, ailleurs que dans ses productions, ni assez humble pour l'avouer; et cependant nous avons vu, je ne dis pas un auteur seul, mais une cohorte d'Auteurs, accourir aux pieds de l'idole et se disputer l'encensoir.

On est donc obligé, ou de croire au miracle d'une réunion de savants humbles et désintéressés, ou de les croire fous, ou de penser qu'il existoit quelque secret mobile, quelqu'intérêt assez puissant pour ramener à

un centre commun tant d'êtres dispersés, que leur orgueil et leurs prétentions devoient tenir éternellement divisés. Or cet intérêt le voici.

Il s'agissoit de renverser l'Autel, d'anéantir les Trônes, et pour y parvenir il falloit faire corps, il falloit convenir d'un centre d'où partissent les mouvements, et d'où les forces combinées pussent marcher au même but.

Ce centre commun fut Voltaire, non à cause de son génie, mais à cause de son audace, et de sa faveur près des Rois. Et voilà qui explique pourquoi, tandis que des esprits sensés pulvérisoient ses paradoxes, foudroyoient ses impiétés, et faisoient disparoître le faux éclat de sa science, d'autres esprits se rassembloient pour le prôner, pour l'exalter, l'appeller le *papa grand-homme* (1) et lui ériger des autels.

---

(1) Expression de la tendresse filiale des philosophes et de leurs suivans, qui avoient ainsi surnommé leur héros.

Ceci nous a conduits à de grands développemens, car pour montrer Voltaire tel qu'il est, je suis contraint de dévoiler la marche ténébreuse du philosophisme moderne, la turpitude de ses suppôts, leur profonde scélératesse, et l'enchaînement infernal de leurs complots et de leurs attentats.

Il faudroit des Volumes pour approfondir ce sujet, et suivre pas à pas la marche oblique des impies. Ce n'est pas mon projet. Je me contenterai d'une esquisse légère; mais comme dans un aperçu, quelque léger qu'il soit, un monstre est toujours monstre, j'espère en dire assez pour le faire abhorrer.

D'abord je cherche son berceau, et je crois le trouver dans les disputes de religion qui pendant le règne de Louis-le-Grand occupèrent tous les esprits.

Des discussions profondes, épineuses, et qui pour la plupart excé-

doient la portée du vulgaire, furent faites et divulguées par de grands écrivains qui les assaisonnant du sel de la critique, de l'amertume du sarcasme, et du venin de l'animosité, les firent circuler jusque dans les ruelles.

Certainement Pascal ni d'Andilly, ni tant d'autres Auteurs célèbres qui prirent part à cette lutte scandaleuse, ne furent jamais des impies; mais ils soutenoient une erreur; et, comme il arrive souvent, leur cœur fut dupe de leur esprit. Vivement poursuivis par des adversaires pressants (1), ils se virent contraints, ou de se taire, ou d'employer les armes que l'on employe lorsqu'on a tort; c'est-à-dire, de recourir aux invectives, aux insultes, aux imputations odieuses, et de changer en combat singulier une discussion gé-

(1) Les Jésuites, qui plus que qui ce fût s'opposoient à la propagation du Jansénisme.

nérale. Alors parut cet ouvrage fameux (1) où la calomnie perfidement cachée sous les apparences du zèle, portoit des coups d'autant plus assurés qu'ils partoient d'un auteur (2) dont le savoir profond et l'austère morale écartoient tout soupçon de partialité. Son ouvrage fut lu, et les lecteurs peu réfléchis, séduits par son style, entraînés par la justesse apparante de ses raisonnements, et prévenus par ses accusations, finirent par se persuader que la doctrine de Port-Royal (3) étoit celle de Jesus-

(1) Les lettres provinciales.

(2) Pascal, génie profond, et dont les mœurs étoient irréprochables, mais que l'impossibilité de se defendre avec avantage, exaspera et rendit calomniateur.

(3) Jansénius Evêque d'Ypres étoit auteur de plusieurs propositions erronées, mais, soumis à la décision de l'église romaine, il les avoit lui-même condamnées, et étoit mort dans les sentimens d'un parfait catholique. Par malheur ses opinions qui étoient déjà divulguées trouvèrent des défenseurs opiniâtres et l'hérésie se propogea. L'abbé de St-Cyran fut un de ses premiers apôtres. Il se fixa à Paris en 1638, et s'attachant

Christ, tandis que celle de Jésuites n'étoit qu'un cahos monstrueux qui autorisoit tous les crimes. Tout s'en mêla ; les dévotes surtout toujours ardentes et extrêmes, firent une ligue puissante, et propagèrent les erreurs dont on les avoit entichées.

Si tout le mal eut consisté dans ces querelles scandaleuses, le temps y eut mis fin, et les esprits se calmant peu à peu, la raison eut repris ses droits. Mais pendant qu'on se

---

d'abord, selon l'usage des sectaires à séduire les femmes qui, une fois entichées, font plus de bruit et propagent les opinions plus ardemment encore que les hommes, il trouva le moyen de capter la confiance de deux sœurs, dont l'une étoit supérieure du couvent du St.-Sacrement, et l'autre abbesse de Port-Royal ; celle-ci consentit à ce que St.-Cyran établit près de sa maison le séminaire de ses prosélites : on y bâtit en effet des cellules, et les premiers apôtres du Jansénisme s'y étant réunis, on leur donna le nom de solitaires de Port-Royal. Malheureusement il se trouva parmi eux des hommes très-instruits, et d'excellens écrivains dont les talens soutenus d'une vie austère en imposèrent plus aisément. Telle fut l'origine de ce Port-Royal si fameux, et en même temps si funeste à la religion.

disputoit, il se formoit un troisième parti non moins nombreux et bien plus redoutable.

Les libertins, les esprits légers et futiles, les gens oisifs, assez instruits pour effleurer une question, pas assez pour l'approfondir, s'étoient aussi mêlés de discuter ; ils avoient lu à leur manière tous les écrits, s'en étoient amusés, et n'y comprenant rien, ils avoient fini par conclure que les deux partis avoient tort, et ne croire ni l'un ni l'autre.

Ce fut le premier pas qui conduisit à l'athéisme ; car dès qu'on en vient à ce point que de traiter d'opinions des matières si importantes, on est bien près du doute, et le doute une fois conçu, s'il n'est promptement éclairci, mène bientôt à l'incrédulité, et celle-ci à l'athéisme ; surtout lorsqu'on y joint la corruption des mœurs qui intéresse à rejeter ce qui gêne les passions.

Il se forma donc des Athées. Mais encore isolés, chacun se faisoit un système et n'osoit le communiquer. La piété du Monarque, malgré le ridicule dont on tâchoit de la couvrir, en imposoit : on s'exerçoit dans le silence, on préludoit dans les ténèbres, on concevoit les plans et on établissoit les bases du système philosophique, en attendant que les circonstances permissent de le développer.

Ce temps malheureux arriva. La première explosion se fit à la Cour corrompue du Régent; et il falloit que l'athéisme eut déjà fait de terribles progrès, pour que dans une lettre à Fénelon, ce Prince osa lui demander : *Si l'on pouvoit prouver l'existence d'un Dieu? Que ce Dieu eut créé le monde? S'il exigeoit un culte? Quel culte il exigeoit, et s'il se tenoit offensé, lorsqu'on ne le lui rendoit pas? S'il prenoit intérêt à la conduite des hommes? Enfin s'il*

existoit des vérités révélées et des lois positives distinguées de la loi naturelle ? (1)

J'aime à croire que ces étranges questions, qui renferment la quintessence du philosophisme moderne, n'exprimoient pas les doutes du Régent, encore moins son opinion arrêtée. Sa lettre alors eut été une insulte qu'il eut faite au Prélat vénérable auquel il s'adressoit : mais elle montre les principes qui se propageoient à sa cour, et ce fut alors en effet que les premiers Athées, après s'être étayés d'une foule de débauchés, commencèrent à se montrer, et à se décorer du nom de *Philosophes*.

Ici va paroître Voltaire. C'est dans cette sentine impure de cinisme et d'impiété que ses talents vont se développer.

---

(1) Cette lettre se trouve parmi les lettres imprimées de Fénelon.

Il débuta par des pièces légères. Un coloris brillant, et quelques vers heureux lui valurent de grands éloges et lui firent des protecteurs, tandis que l'audace philosophique et l'obscénité du cynisme, qui déjà se montroient en lui, firent pressentir à ses maîtres tout ce qu'ils pouvoient espérer de cet ardent et fougueux prosélyte.

On vit paroître ensuite les d'Alembert, les Diderot et toute cette horde nombreuse, qui devoit s'élever contre les Autels et les Rois, et préparer l'épouvantable catastrophe dont nous sommes les tristes témoins. Voltaire conserva parmi eux tout l'ascendant que devoient lui donner et son crédit auprès des grands, et la gloire d'avoir puisé aux sources de l'impiété, et connu les premiers Athées.

Son premier soin fut de réunir ses émules et de former une société d'impies. Mais suivons-le, et laissons-le se dévoiler lui-même.

« Il faut (leur disoit-il) que les Phi-
» losophes fassent une confrérie ; qu'ils
» s'assemblent et qu'ils se soutiennent ;
» qu'ils soient fidèles à la confrérie, et
» je me fais brûler pour eux... (1). »

Puis leur traçant la route qu'il faut suivre et les moyens qu'ils doivent employer pour corrompre les mœurs et pour égarer les esprits : « On op-
» pose (dit-il) au *Pédagogue Chré-
» tien* et au *Pensez-y-Bien* de petits
» Livres philosophiques, qu'on a
» soin de répandre par tout adroi-
» tement, ces petits Livres se succè-
» dent rapidement les uns aux au-
» tres. On ne les vend point, on les
» donne à des personnes affidées qui
» les distribuent à des jeunes gens et
» à des femmes (2). »

(1) Lettre de Voltaire à d'Alembert, du 24 octobre 1763. Cette lettre et toutes celles que je citerai des chefs du philosophisme ont été mises au jour par *Caron de Beaumarchais*.

(2) Lettres à Helvétius, mars et août 1763. Cet Helvétius, maître d'hôtel de la reine, et fils d'un père vertueux, avoit été très-religieux dans

On

On obéit ; et dans le même temps qu'on élèvoit avec lenteur le colosse Encyclopédique, on vit se répandre à grands flots mille ouvrages élémentaires de révolte et d'impiété, Quelquefois on les dénonçoit, on en interdisoit la vente, on les brûloit ; et les Philosophes rioient, parce qu'ils savoient bien que ces jugemens, ces brûlures, n'aboutissoient qu'à les accréditer, et que ceux qui les condamnoient ou qui feignoient de les poursuivre, étoient la plupart leurs amis, et même souvent leurs complices (1).

Ainsi croissoit rapidement le monstre du philosophisme ; mais malgré ses progrès, il existoit encore des

sa jeunesse. Voltaire le pervertit, et le rendit un de ses plus ardents prosélites. Terrible exemple du danger des liaisons suspectes, surtout quand il s'agit de la religion ou des mœurs !

(1) L'abbé Terrai, conseiller au parlement, et auteur d'un ouvrage brûlé par la main du bourreau, fut chargé de poursuivre le libraire le Gay, pour la vente de ce même ouvrage.

principes. En général on craignoit Dieu, on respectoit les Rois, et ce qui fatiguoit et déconcertoit bien souvent les apôtres de l'athéisme, c'est que l'on rencontroit encore des observateurs attentifs et des juges sévères dont le regard perçant démêloit les sourdes intrigues, et saisissoit ces mots imprudemment lâchés, ces premiers mouvements, ces nuances involontaires qui échappoient aux conjurés et trahissoient leur scélératesse.

Ce fut dans un de ces moments critiques, lorsqu'une joie infernale et qu'ils ne pouvoient contenir les décéloit au milieu d'un deuil général (1), que lord Walpole les surprit et traça ainsi leur portrait :

« Le Dauphin n'a plus infaillible-

---

(1) C'étoit peu de jours avant la mort du Dauphin, père de Louis XVI.

Les philosophes détestoient ce prince un des plus grands et des plus vertueux que la France ait produits. Ils le craignoient et ils avoient raison, car l'horreur qu'il avoit pour eux étoit telle,

» ment que quelques jours à vivre ;
» la perspective de sa mort remplit
» les Philosophes de la plus grande
» joie, parce qu'ils redoutoient ses ef-
» forts pour le rétablissement des
» Jésuites........ Vous parler des
» Philosophes et de leurs sentimens
» vous paroîtra sans doute une étran-
» ge dépêche politique : mais savez-
» vous ce que c'est que les Philoso-
» phes, ou bien ce que ce mot veut
» dire ? D'abord il désigne ici pres-
» que tout le monde : en second
» lieu il signifie des hommes qui,
» sous prétexte de guerre qu'ils font
» au Catholicisme, tendent, les uns
» à la subversion de toute Religion,
» les autres, et en plus grand nom-
» bre, à la destruction du pouvoir
» Monarchique (1). »

---

qu'il regardoit l'épithète de *philosophe* comme une injure véritable dont on étoit en droit de poursuivre la réparation en justice. *Vie du Dauphin père de Louis XVI.*

(1) Lettre de Lord Walpole, alors ambas-

Ce n'étoit pas la faute de Voltaire, si ses disciples imprudents se démasquoient ainsi : il leur avoit fait sentir le besoin de s'étayer encore, et le danger de se montrer trop tôt : « Telle est notre situation (avoit-il » dit) que nous sommes l'exécration » du genre humain si nous n'avons » pour nous les honnêtes gens, et il » faut les avoir à quelque prix que » ce soit (1). » Mais jusques à ce temps il avoit exigé des précautions, surtout avec les Rois ; il redoutoit *ces Messieurs-là*, et *leurs terribles imbécilles* (2) et quand il avoit fait quelque révélation importante à son intime confident, il avoit ajouté : *Gardez-moi ce secret avec les Rois et avec les Prêtres* (3).

---

sadeur d'Angleterre à la cour de France, à son ami le feld maréchal Conway, le 28 Oct. 1765.

(1) Lettre à d'Alembert avant la destruction des Jésuites.

(2) C'est ainsi que Voltaire appeloit les rois et leurs soldats fidèles.

(3) A d'Alembert, 12 janvier 1753.

Cette marche oblique et couverte lui parut long-temps nécessaire, puisque bien des années après il écrivoit à d'Alembert (1). « Les mystères » de Mitra ne doivent point être di» vulgués, il faut qu'il y ait cent » mains invisibles qui percent le » monstre, et qu'il tombe sous mille » coups redoublés. »

Ce *monstre* étoit la religion Chrétienne. Souvent il l'appeloit *l'infame* et c'est principalement sous ce nom qu'il aimoit à la désigner. « Travail» lez donc à la vigne. (s'écrioit-il) » Ecrasez l'infame, écrasez l'infame » vous dis-je (2).... La lumière s'est » tellement propagée de proche en » proche, qu'on éclatera à la pre» mière occasion et alors ce sera » beau tapage. Les jeunes gens sont » bien heureux, ils verront de belles » choses ! (3)..... Allons brave Di-

(1) Au même, 27 avril 1767.
(2) Au même, 13 février 1764.
(3) A Chauvelin, 2 mars 1764.

» derot, intrépide d'Alembert, joi-
» gnez-vous à mon cher Damilaville,
» courez sus aux fanatiques, mépri-
» sez Houteville et Abadie (1) au-
» tant que s'ils étoient des Pères de
» l'Eglise..... La victoire se déclare
» pour nous de tous côtés : je vous
» assure que dans peu il n'y aura
» plus que la canaille sous les éten-
» dards de nos ennemis (2).... Le
» peuple est bien sot, et cependant
» la Philosophie pénètre jusqu'à lui :
» Il y a des Philosophes jusque dans
» les Boutiques de Paris (3)..... Da-
» milaville doit être bien content et
» vous aussi, du mépris où l'*infa-*
» *me* est tombée chez tous les hon-

---

(1) Auteurs d'ouvrages excellens sur la vérité de la religion chrétienne. La manière dont Voltaire traite ici Abadie, qui étoit protestant, montre que ce n'étoit pas au catholicisme seulement, mais au christianisme en général qu'il en vouloit.

(2) Lettre à Damilaville, 1765.

(3) Lettre au Marq.. de Villevieille, 20 décembre 1768.

» nêtes, gens de l'Europe c'étoit tout
» ce qu'on vouloit, et tout ce qui
» suffisoit (1)..... »

C'est ainsi que l'énergumène savoit animer ses suppots. Tous s'agitoient, tous s'unissoient pour attaquer la Religion et détruire ses défenseurs.

Mais l'être le plus étonnant de cette horde atroce ce fut l'insensé de Berlin, qui, avec sa manie de vouloir être bel esprit, n'avoit pas le bon sens de voir, qu'en s'élèvant contre l'Autel, il sapoit sa propre puissance.

« Il faut (disoit-il à Voltaire) un » miracle pour sauver l'Eglise, vous » aurez la consolation de faire son » épitaphe.... (2) » et quelques années après, fier des succès de l'athéisme, il s'écrioit : « A quoi ne » doit pas s'attendre le siècle qui » suivra le nôtre! la coignée est mise » à l'arbre, les Philosophes s'élèvent

(1) Lettre à d'Alembert, 2 septembre 1768.
(2) Lettre de Frédéric à Voltaire, 14 avril 1767.

» contre les abus d'une superstition
» révérée. Cet édifice va s'écrou-
» ler, et les nations transcriront
» dans leurs annales que Voltaire
» fut le promoteur de cette révolu-
» tion (1).... »

On voit par-là que le Sophiste couronné n'étoit pas le moins important des membres de la *confrérie*, quoiqu'on ne lui eut pas tout dit. Car s'il eut su qu'on en vouloit aux Rois autant, pour le moins qu'aux autels, son zèle eut été moins ardent; mais on le cajoloit, on louoit ses vers et sa prose, on lui persuadoit qu'il étoit un génie, et, dupe de ses adulateurs, le héros Machiaveliste sapoit lui-même cette puissance qui lui avoit coûté tant d'usurpations et de sang.

Il fut un des premiers qui ameuta les Philosophes contre les ordres

(1) Lettre de Frédéric à Voltaire, 16 mars 1771. Si l'on fait attention aux derniers mots de cette citation, on verra que ce n'est pas sans raison que je place Voltaire à la tête des philosophes et que je le présente comme leur principal moteur.

Religieux, mais laissons le parler : « *Il n'est point reservé aux armes de » détruire l'infame.* — Il s'agit de » détruire les Moines, ou du moins » de commencer à diminuer leur » nombre. Tout gouvernement qui » se décidera à cette opération sera » ami des Philosophes. — Il faut » commencer par détruire ceux qui » souflent l'embrasement du fanatis- » me au cœur du peuple. Dès que » le peuple sera refroidi, les Evê- » ques deviendront de petits gar- » çons dont les Souverains dispose- » ront, par la suite, comme il vou- » dront (1).... »

On peut juger avec quelles louanges cet avis fut reçu, aussi le chef répondit-il : (1) « Votre idée d'atta- » quer par les Moines la supersti- » tion *Christi-cole* (2) est d'un grand

(1) Lettre de Frédéric à Voltaire et réponse de Voltaire à Frédéric 1767.

(2) Le même athée qui traite ici la religion de superstition *Christi-cole*, s'étoit signé *Christ-moque* dans une lettre au Marquis Dargens, du 2 mars 1763.

» capitaine. Les Moines une fois abo-
» lis, l'erreur est exposée au mépris
» universel..... »

En effet c'étoit-là le point décisif; car la même raison qui avoit engagé les solitaires de Port-Royal, et après eux les Philosophes, à agir de concert, devoit retarder leur triomphe, et le rendre même impossible tant qu'il existeroit des ordres Religieux dont les lumières réunies s'opposeroient constamment à l'erreur.

Mais, la phalange Religieuse une fois dispersée, on se flattoit avec raison, de venir aisément à bout des Pasteurs isolés.

Tout fut donc dirigé contre les ordres Religieux, et surtout contre les Jésuites, ils furent renversés, et leur chute entraînant celle des autres ordres amena l'écroulement général qui fit triompher les impies.

Ce seroit peut être le cas de jetter ici un coup d'œil sur tant de grands

événemens, et de montrer comment, à force de ménées, cette cabale vint à bout de contraindre un Pontife (1) à seconder ses vues ; comment, dupe des Philosophes, l'Empereur Joseph II les servit, en voulant opérer lui seul la réforme ecclésiastique qu'il eut dû concerter et opérer avec le Chef suprême de l'Église. Mais ces détails m'entraîneroient trop loin, et le peu que j'ai dit, suffit je crois, pour donner

(1) Ganganelli. Sa conduite dans la destruction des Jésuites doit être laissée au jugement de Dieu. On a voulu jetter du louche sur ses motifs, et l'agréger au corps des philosophes, je ne suis point de cet avis. Tout le monde est instruit des cruelles incertitudes dont il fut agité, et des angoisses qu'il éprouva lorsqu'il fallut signer. Un philosophe n'eut pas souffert, au contraire, il eut triomphé. Il n'eut pas reconnu hautement la sainteté de l'institut, et défendu d'en mal parler. Il n'y a rien dans tout cela qui sente le philosophisme, encore moins la haine.

J'aimerois mieux penser que Ganganelli redoutoit les effets de quelque menace, et des malheurs plus grands encore que celui de la destruction d'un ordre religieux.

une juste idée de la secte des Philosophes, et pour montrer Voltaire tel qu'il est.

Puissent les jeunes gens, éclairés par ces réflexions, avoir du philosophisme moderne et de son chef, la même horreur qu'en eut le prince Louis de Wurtemberg. Il les avoit jugés, lors même que marchant dans l'ombre, ils étoient moins aisés à démasquer ; et quand ce jeune Prince en parloit avec son ami (1), il lui disoit : *S'il étoit possible que j'eusse des doutes sur la divine unité de la Religion Catholique, ils se dissiperoient au seul souvenir de la profonde scélératesse que j'ai personnellement reconnue* (me trouvant à Paris) *dans les chefs du philosophisme, ligués pour la détruire.*

---

(1) Le savant et vertueux abbé Pey. Voyez les mémoires philosophiques de l'abbé de Crillon.



LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une Isle, où un vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, et son avénement au Trône. Description de l'Angleterre et de son Gouvernement.*

JE chante ce Héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance;
Qui, par de longs malheurs apprità gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue et l'Ibere,

Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.
Descends du haut des cieux auguste vérité,
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos Provinces:
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des Princes;
Viens, parle; et s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altière, (1)
Si son ombre embellit les traits de ta lumière;
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher.
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.
Valois régnait encor, et ses mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes:

---

(1) *Si sa main délicate orna sa tête* altière,

Cette épithète d'altière est ici, non seulement impropre, mais elle est encore absurde et contradictoire. *Altier* est synonime d'orgueilleux, d'arrogant, de superbe, et ne sauroit convenir à la vérité. M. de Voltaire employe cette épithète dans sa véritable propriété, lorsque, parlant du Calvinisme, il dit:

Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière
Ce fantôme effrayant lever sa tête *altière*.

Henriade. ch. I. vers 238.

Les lois étaient sans force, et les droits confondus,
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes. (1)
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier. (2)
Il devient lâche Roi d'intrépide guerrier;

---

(2) *Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.*

Ce vers est pompeux et sonore, mais il renferme un sens qui n'est pas vrai, et qui peut induire en erreur. De la façon dont M. de Voltaire exprime sa pensée, on croiroit que plusieurs royaumes furent offerts à Henri de Valois, tandis qu'il n'y eut que les seuls Polonois qui l'invitèrent à régner sur eux. Il est permis à un poëte d'agrandir les objets, d'amplifier les faits, et d'en embellir les détails, mais non de les dénaturer.

(2) *Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.*

Cette pensée est très juste et très-bien exprimée; si M. de Voltaire eût su se l'appliquer et se rendre justice, il se fût contenté de briller dans un genre moins élevé, et n'eut pas choisi l'épopée; surtout pour son début.

Endormi sur le Trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse,
Quélus et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'Espernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevait leur grandeur:
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés vils esclaves des Grands,
Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent,
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut,
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumière:
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent,
Rome s'en alarma, les Espagnols tremblèrent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats, et la Ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'Eglise, et du haut de ses tours,

Des soldats de l'Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible, (1)
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Au malheur des mortels, il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains ;
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire ;
Et lui-même punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans : retraite aimable et pure,
Où triomphent les Arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces Héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis ;
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connoissait qu'un chef et n'avait qu'une Eglise.

---

(1) *Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,*

Je trouve ce portrait véritablement beau, j'oserois même dire qu'il est sublime. Il n'y a point ici de rédondance, tout y est vrai, tout y est nécessaire, on ne sauroit en retrancher un mot sans détruire l'effet de l'ensemble.

Le père des bourbons, du sein des immortels,
Louis fixait sur lui ses regards paternels;
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace;
De sa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même:
Louis du haut des cieux lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait sur lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire:
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hasards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours:

Vous voyez à quel point le destin m'humilie,
Mon injure est la vôtre, et la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, et nous poursuit tous deux:
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils savent que les lois, le mérite, et le sang,
Tout, après mon trépas vous appelle à ce rang;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du Trône où je chancele, ils pensent vous exclure,

De la Religion terrible en son courroux, (1)
Le fatal Anathême est lancé contre vous.
Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la
guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre ;
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre
moi.
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger,

---

(1) *De la religion terrible en son* courroux.

C'est ici une atteinte oblique que M. de Voltaire donne au christianisme : car s'il est vrai que le courroux de la Religion soit terrible, il n'est pas vrai que la Religion soit terrible dans son courroux comme M. de Voltaire veut l'insinuer dans ce vers. Il est bien facile de voir combien est grande la différence de ces deux sens. En prenant celui de Voltaire, il présente la Religion comme personnellement redoutable, soit par le fanatisme qu'il lui reproche sans cesse, soit par l'ambition qu'elle favorise, soit par d'autres motifs vicieux ; tandis que la Religion est toujours juste et modérée, même dans sa sévérité. Et si des Ministres qui sont des hommes, ont quelquefois agi en hommes, et en hommes passionnés, ce n'est point à la Religion qu'il faut imputer leurs erreurs.

Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine.
Je sais qu'entr'eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londres est de tout temps l'émule de Paris;
Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous : c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
Allez en Albion, que votre renommée
Y parle en ma défense, et m'y donne une armée:
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis :
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.
Il dit, et le Héros, qui jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur..
Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,
Où, fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins;
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein,
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle

Et son nom, qui du Trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.
Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris Mornay seul l'accompagne,
Mornay son confident, mais jamais son flatteur,
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son Eglise et la France.
Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.
A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux Port :
Les matelots ardens s'empressent sur le bord,
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes;
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphire, abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit :
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit:
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins,

Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, et moins généreux aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois, et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa Fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'Univers, (1)
Qui vole sur les vents qui soulève les mers,
Ce Dieu, dont la sagesse ineffable et profonde,
Forme, élève et détruit les empires du monde,
De son Trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots:
Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille,
Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,

---

(1) *Dans ce même moment le Dieu de l'univers. etc.*

Ces vers sont de la plus grande beauté; mais une chose me surprend, c'est que celui qui les a conçus et qui sait se former une idée si sublime de la divinité, soit le même homme qui se signe *Christ-moque*. (Voyez les réflexions préliminaires.)

Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours:
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadème.
Le trouble répandu dans l'Empire chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornai qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au calvinisme un appui redoutable:
Henri doutait encor, et demandait aux cieux.

Q'un rayon de clarté vint dessiller ses yeux.
De tout temps, disait-il, la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée;
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître, (1)
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le Vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.

---

(1) *Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,*
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

C'est ici le baiser de Judas. Qui ne croiroit, à ce début mielleux *hélas un Dieu si bon!* que M. de Voltaire va citer quelque trait de cette ineffable bonté? Point du tout, il va vous présenter le Créateur comme un tyran aussi injuste que cruel; car si Dieu est le maître de l'homme, comme il l'est en effet, et si, quand l'homme ne le sert pas, c'est, comme nous l'apprend Voltaire, parce que Dieu ne l'a pas voulu, il reste demontré que si Dieu le punit de ne pas le servir, il le punit d'un mal qu'il ne pouvoit s'empêcher de commettre et n'est par conséquent qu'un tyran injuste et cruel.

Ce patelinage de Voltaire, pour glisser à la dérobée une assertion profondément impie, montre combien il est important de se méfier de ses ruses, plus dangereuses souvent que ses attaques les plus vives.

J'ai

J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance :
Je l'ai vu, sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière ;
Se placer sur le Trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque espoir au moins flatte mes derniers jours,
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être ;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux :
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable ; et tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre
La vérité repose aux pieds de l'Eternel. (1)

---

(1) *La vérité repose aux pieds de l'Eternel.....*

Ce vers et les deux suivants sont d'une justesse frappante, et nous expliquent pourquoi les philosophes modernes sont si loin de la vérité qu'ils se gardent bien de chercher aux pieds de l'Eternel. Mais quelque beaux que soient ces vers, je préfererois ceux auxquels l'auteur les a

Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats
Au Trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la Gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
Craignez vos passions, et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs, et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, et sur-tout de vous-même,

---

substitués et qu'on lit dans les premières éditions; les voici :

Lui seul (Dieu) est toujours stable, en vain notre malice,
De sa sainte cité veut saper l'édifice,
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer et du temps.

Quelle a pu être la raison qui a fait réformer ces beaux vers? .... Le père du philosophisme auroit-il été consterné de la sentence prophétique qu'il prononçoit lui-même contre sa secte bien-aimée.

Lorsqu'en un siége horrible, et celèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos états finiront les misères,
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui;
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, et rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux,
Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux.
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut surpris, et ne fut point touché:
Dieu maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince, et parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
Le soleil reparut les ondes se calmèrent,
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon:
Le Héros part, et vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages Lois

Fit long-temps le malheur, et du Peuple et des
Rois.
Sur ce sanglant théâtre, où cent héros périrent,
Sur ce Trône glissant, dont cent Rois descendirent, (1)
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth ; Elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes,

---

(1) *Sur ce Trône glissant*, dont cent Rois descendirent,

Cette hyperbole est, à mon sens, beaucoup trop forte. La vraisemblance doit être respectée même dans le merveilleux, il n'y a pas jusqu'à l'Arioste qui ne s'en soit fait une loi. On peut dire que M. de Voltaire immole ici le sens commun, en faisant tuer ou détrôner aux Anglois plus de rois qu'ils n'en ont eu.

Cette hyperbole retranchée, ce que l'auteur ajoute sur les Anglois et leur gouvernement, me paroît bien pensé et très-bien rendu. Je remarque surtout ces deux vers, où il fait dépendre le bonheur général, de la soumission du peuple...

Heureux lorsque le peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit, le souverain pouvoir.

De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes ;
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'Univers, appelle la Fortune.
Londres jadis barbare est le centre des Arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Wesminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les Députés du peuple, et les grands, et le Roi,
Divisés d'intérêts réunis par la Loi :
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix ?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre !
Une femme a fermé les Portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,

D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette Ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance,
Du Vainqueur des Anglais, il aperçoit la Tour.
Plus loin d'Elisabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine,
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle, sa franchise est sa seule éloquence,
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois, dit la Reine surprise?
C'est lui qui vous envoie aux bords de la Tamise?
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur?
Des rives du Couchant, aux portes de l'Aurore,
De vos longs différens l'Univers parle encore.
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois?
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes:
Plus heureux si toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi.
Mais il employa trop l'artifice et la feinte;
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;

Je l'ai vaincu Madame, et je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.
Elisabeth alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts, et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déjà, dit-elle au Roi, la prompte renommée,
De ces revers sanglans m'a souvent informée;
Mais sa bouche indiscrète en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité;
J'ai rejetté toujours ces récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous toujours de Valois le vainqueur, ou l'apui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, et vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des Rois.
Hélas reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuse histoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang les fureurs et la honte?

Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir ;
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse.
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en soldat plus qu'en Ambassadeur.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la Saint Barthelemi.*

REINE, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée.
C'est *la* religion, dont le zèle inhumain (1)

---

(1) *C'est la religion, dont le* zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.

M. de Voltaire est tombé ici dans l'amphibologie, on ne sait s'il veut dire que le zèle inhumain des François pour la religion, leur met à tous les armes à la main, ou bien que c'est la religion elle-même qui par son zèle inhumain met les armes à la main de tous les François. Le premier sens pourroit être vrai, parce qu'il n'y a malheureusement que trop d'exemples des funestes effets qu'a produits le zèle mal dirigé ; mais le second sens est absolument faux, par la raison qu'on ne peut sans absurdité, accuser la religion de se laisser mouvoir, ni de mouvoir les autres par l'impulsion d'un zèle passionné, qu'elle désapprouve sans cesse, et qui est diamétralement opposé à ses principes.

Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur :
Et si la perfidie est fille de l'erreur ;
Si dans les différens où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,
L'un et l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrette main, profaner l'encensoir ;
Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les Autels,
Et suivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la Loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi !
Mais l'un et l'autre Guise ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux, d'un peuple trop crédule
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle ;
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats

Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas
Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,
Quand du Ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion, (1)

(1) *Les yeux* ceints du bandeau *de la religion*,
Il a rompu le frein de la soumission.

Voici encore la religion calomniée. La religion ne met point de bandeau sur les yeux. elle y voit clair, elle éclaire les autres, elle n'a nul intérêt de se cacher, elle gagne à être connue, et ce n'est qu'à l'erreur qu'il convient de se servir du bandeau. Aussi lorsque les ligueurs voulurent égarer le peuple, ce ne fut point du bandeau de la religion dont ils se servirent, mais de celui du fanatisme qu'il leur plut d'appeler religion. C'est donc par inadvertance ou par malice que M. de Voltaire donne ici à la religion un attribut qui lui est aussi étranger que le seroit à l'amour la massue d'Hercule, ou à Hercule le bandeau de l'amour.

Peut être M. de Voltaire s'est-il imaginé, parce qu'il a vu la foi représentée avec un bandeau sur les yeux, pouvoir en donner un à la religion; mais il s'est grandement trompé, et le bandeau qui, sur les yeux de la foi, n'est que l'emblême de la soumission de la raison humaine, qui est finie et très-bornée, à la raison éternelle et infinie, ne sauroit convenir à la religion qui étant établie pour enseigner, éclairer et conduire, ne peut admettre de bandeau ni en ceindre les yeux de personne.

J'ajouterai encore au sujet du bandeau de la foi, qu'il faut bien se garder de croire qu'il signi-

Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, et votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en sa naissance.

---

fie que les hommes doivent agir aveuglément. Tous les commandemens de Dieu sont à la portée de la raison humaine, et l'homme peut se démontrer à lui-même la justice et l'utilité de tout ce que Dieu lui ordonne. Mais s'il a plu à la divinité de se réserver des secrets; une raison créée voudra-t-elle les pénétrer ? Et s'il faut croire sans comprendre, la droite raison ne sera-t-elle pas suffisante pour porter l'homme à accorder sa confiance à une sagesse infinie ? Nos philosophes eux-mêmes en prétendant tout expliquer, n'exigent-ils pas bien souvent le sacrifice de nos lumières ? Et où en serions-nous nous-dans l'ordre matériel et dans ce qui frappe même nos sens, s'il ne nous falloit adopter que ce qui nous est démontré ? Combien d'effets connus sortent de causes ignorées ? S'il falloit se rendre raison de tout, on verroit bientôt s'écrouler l'édifice si imposant et si vain des connoissances humaines.

On voit par la remarque que nous venons de faire sur ce *bandeau* prétendu de la religion, combien il faut se méfier des moindres expressions de Voltaire. Lorsque l'auteur composa cet ouvrage, il étoit dans sa première jeunesse, et, si je puis m'exprimer ainsi, dans la ferveur de son noviciat; il regorgeoit de principes impies; et, quoiqu'il n'osât pas alors les publier ouvertement, comme il a fait depuis, ils formoient néanmoins les élémens de ses pensées, et se montroient partout dans ses écrits.

L'orage

L'orage en vos états à peine étoit formé,
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous régnez, Londres est libre, et vos lois florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître ;
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi dès qui régna sans elle.
Ses mains, autour du Trône avec confusion,
Semaient la jalousie et la division ;
Opposant sans relâche avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, et la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis ;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse ;
Infidelle à sa secte, et superstitieuse ;
Possédant en un mot pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;

Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point
comprise;
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas :
Le ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous
sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands
hommes.

Déjà François second, par un sort imprévu,
Avoit rejoint son père au tombeau descendu ;
Foible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.
Charles plus jeune encor avait le nom de Roi.
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance ;
Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau :
Elle arma le courroux de deux sectes rivales : (1)

---

(1) *Elle arma le courroux de deux* sectes *rivales.*

Ces deux *sectes* rivales sont, le catholicisme et le protestantisme : voilà donc la religion catholique qualifiée de secte. Pour répondre à M. de Voltaire, nous serons obligés de l'envoyer au dictionnaire, il y lira : qu'en *matière de religion*, secte *s'entend d'une opinion hérétique ou erronée.* Si donc il qualifie de secte la religion catholique, dans quelle autre société chrétienne veut-il placer la vérité ?.......

Dreux qui vit déployer leurs enseignes fatales :
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorency près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise auprès d'Orléans mourut assassiné,
Mon père malheureux, à la Cour enchaîné,
Trop faible, et malgré lui servant toujours la Reine
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main preparant ses malheurs,
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
Condé qui vit en moi le seul fils de son frère :
M'adopta, me servit et de maître et de père ;
Son camp fut mon berceau ; là parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé déjà mourant tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put, ni prévenir, ni venger son trépas.

Le ciel qui de mes ans protegeait la faiblesse,
Toujours à des Héros confia ma jeunesse,
Coligny de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur ;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,

Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, et mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple au grand art des Héros,
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, et contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté;
Malheureux quequefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès et de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles:
La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste,
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins!

Coligny dans son cœur à son prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contre
elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
Qui semblait de l'état assurer l'union.
Rarement un Héros connaît la défiance :
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance,
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas,
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-temps des tendresses de mère,
Assura Coligny d'une amitié sincère.
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espé-
rance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jouir plus long-temps.
Quelques-uns soupçonnaient ces perfides pré-
sens.
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à
craindre ;
Plus ils se défiaient, plus le Roi savait feindre.
Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis,
A la fourbe, au parjure avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile,
Et le malheureux Prince à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.
Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère
Il me donna sa sœur, il m'appella son frère.

O nom qui m'a trompé, vains sermens, nœud fatal,
Hymen qui de nos maux fut le premier signal !
Tes flambeaux que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère :
Je ne suis point injuste, et je ne prétends pas
A Médicis encor imputer son trépas ;
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui cercher des crimes,
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit.
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit :
De ce mois malheureux l'inégale courrière,
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière,
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix ; « Qu'on n'épargne personne,
« C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne. »

Il entend retentir le nom de Coligny.
Il aperçoit de loin le jeune Teligny,
Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le Héros malheureux, sans armes, sans défense, (1)
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assasins la nombreuse cohorte,
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte :
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait, ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.

---

(1) *Le héros malheureux, sans armes, sans défense,*
Voyant qu'il faut périr, etc. . . . .

Ce tableau de la mort de Coligny est, selon moi, de la plus grande beauté. J'admire surtout ces deux vers; ainsi que l'image qu'ils présentent;

Et de ses assasins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant de son peuple adoré.

Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne..
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes :
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.
Besme qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt indigné qu'on differe son crime,
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide ;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrenées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans
Sur les corps étendus de nos frères sanglans.
Guise était à leur tête, et bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondy, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes;
Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:

Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez ;
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de Héros indignement périrent !
Renel et Pardaillan chez les morts descendirent,
Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,
Digne de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne ;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur Roi qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête ;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux.
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain ;
Rarement dans le sang il a trempé sa main :
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans,
Un lit seul enfermait et les fils et le père.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard ;
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ; (1)

---

(1) *L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;*
Il sait quand il lui plaît veiller *sur nos années.*

Une des grandes entreprises de la phi-

Il sait quand il lui plaît veiller sur nos années :
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,

---

losophie moderne, est celle d'anéantir toute idée de la Providence ; et quand elle ne peut réussir à persuader que Dieu même n'existe pas, elle cherche du moins à le représenter, et à le faire regarder comme un être insouciant et très-indifférent pour tout ce qui se passe.

M. de Voltaire, imbu de ces principes, commence cependant par convenir que nos destinées sont entièrement entre les mains de Dieu ; mais qu'entend-il par ces mots : *il sait quand il lui plaît veiller* etc. Voudroit-il nous insinuer qu'il est des occasions où *il ne lui plaît pas d'y veiller*? Et que s'il existe une providence elle n'est que partielle, instantanée, et dirigée par le caprice ? Si c'est là le sens de Voltaire, il faut convenir qu'il nous prêche là en passant, et comme sans conséquence, une doctrine bien impie.

Il plaît *toujours* à Dieu de veiller sur ses œuvres : non seulement dans leur ensemble, mais encore dans leurs détails. Rien ne lui est indifférent, et ce n'est pas ici une doctrine adoptée seulement par nos théologiens, elle est celle de tous les temps, de tous les peuples, et de toutes les religions. On feroit des volumes de ce que les payens ont écrit sur la divine Providence. mais pour ne pas trop excéder les bornes d'une note, je me contenterai d'en citer deux passages. Ecoutons d'abord Ciceron : « Que des hommes, « dit-il, qui vivent en société, commencent « donc par croire fermement, qu'il y a des « Dieux maitres de tout, et qui gouvernent tout ; « qui disposent de tous les événemens ; *qui ne ces-*

D'aucun

D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé,
Un invincible bras armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance;
Son père à son côté sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant;
Et du peuple et du Roi, trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.
Cependant que faisais-je en ces affreux momens?

« *sent de faire du bien au genre humain*; dont les « regards démêlent ce que chacun est, ce que cha- « cun fait, tout ce qu'on se permet à soi-même, « dans quel esprit, avec quels sentimens on pro- « fesse la religion, et qui mettent de la dif- « férence entre l'homme pieux et l'impie. »

(Cic. *de leg*. II. 7. traduction de M. d'Olivet.)

Voilà qui nous apprend quelle idée les payens se formoient de cette Providence active et toujours bienfaisante de la Divinité, plus attentive au bonheur de l'homme et incomparablement plus prévoyante qu'il ne sauroit l'être lui-même; c'est la pensée de Juvenal: « Si vous me deman- « dez conseil (dit-il) vous vous en remettrez « aux Dieux du soin de ce qui peut nous convenir « et nous être le plus utile; car ils nous donne- « ront certainement ce qui nous vaut le mieux, « parce que l'homme leur est plus cher, qu'il ne « l'est à soi-même. »

(Juvenal. Satyre X.)

Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre, et loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil :
On avait massacré mes plus chers domestiques,
Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leur parricides mains devant moi se levèrent.
Je touchais au moment qui terminait mon sort,
Je présentai ma tête, et j'attendis la mort.
Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres :
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
Coligny, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie

Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal,
Tout imita Paris ; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi :
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves Français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT III.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'histoire des Guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la Ligue. D'Aumale en est le Héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

QUAND l'Arrêt des destins eut durant quelques jours.
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes :
Les glaives émoussés manquèrent de victimes ;
Le peuple dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, et vit ses attentats,
Aisément sa pitié succède à sa furie.
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur,
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture

N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui jusque sur le trône épouvante les Rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déploya sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effrayante,
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang à gros bouillons de son corps élancé, (1)

---

(1) *Son sang* à gros bouillons *de son corps élancé*,

Cette hyperbole est aussi exagérée et aussi peu admissible que celle que j'ai relevée dans la note 4e. du 1er. Chant.

Il n'est ni vrai ni vraisemblable que le sang puisse *s'élancer à gros bouillons* d'un corps qui n'est ouvert par aucune blessure. Ce ne fut point à gros bouillons, mais par les pôres et sous la forme de sueur que Charles IX perdit son sang. M. de Voltaire, à force de vouloir mettre du grand dans ses pensées et dans ses expressions, tombe ici dans le gigantesque et dans le boursouflé. La belle poésie n'admet point de semblables écarts.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable

Vengeait le sang français par ses ordres versé;
Il se sentait frappé d'une main invisible,
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi si jeune et sitôt moissonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France (1)
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grand pas,
Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce temps avait d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;

---

disoit Boileau (Art poët. chant III.) C'étoit aussi un des préceptes d'Horace lorsque voulant prescrire des bornes à une imagination déréglée, il exigeoit que la fiction se rapprochât de la vérité.

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris;
Ne quodcumque volet poscat sibi fabula credi.

(Horace, Art. poët.)

(1) *Et dont le repentir* promettait *à la France*
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

On dit *donner de l'espérance*, la *faire naître*, etc. mais on ne dit pas la *promettre*.

Son nom plus redouté que les plus puissans
Princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt
fameux;
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie;
Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, et je suis son appui.
Sa gloire avait passé comme une ombre légère;
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa
Cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai cou-
rage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage.
Il est vaillant, mais faible, et moins roi que
soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernaient l'incons-
tance;
Au fond de son palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples oppri-
més,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes,
Des trésors de la France ils dissipaient les restes;
Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,

Gémissait de leur luxe, et payait leurs plaisirs.
Tandis que sous le joug de ces maîtres avides,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise, et le peuple inconstant (1)
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant ;
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais sombre et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;
Terrible et sans retour alors qu'il offensait ;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,

---

(1) *On vit paraître Guise etc.*

C'est ici un de ces portraits tracés de main de maître et qui font honneur au talent de Voltaire.

Brillant par ses vertus, et même par ses vices,
Connoissant le péril, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand Prince, et mauvais citoyen.
Quand il eut quelque temps essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, et vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement. (1)
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples et les grands,
Engraissé de carnage et fertile en tyrans.
La France dans son sein vit alors deux Monarques:
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques:
L'autre inspirant par-tout l'espérance et l'effroi;
A peine avait besoin du vain titre de Roi.
Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis;
Mais du jour importun ses regards éblouis,
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête,

---

(1) *Du trône de son roi* briser *le fondement.*

On ne dit pas *briser* des fondemens; mais les *saper*, les *ébranler*, les *détruire*, etc.

Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, et se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, et parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restais encor, et tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir:
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense:
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guise trop habile, et trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
Que dis-je! il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des sectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Eglise et de Dieu;
» Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu,
» Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples,
» Sur vos temples détruits il va fonder ses temples;
» Vous verrez dans Paris ses prêches criminels.
Tout le peuple à ces mots trembla pour ses Autels;
Jusqu'au palais du Roi l'alarme en est portée,
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,

Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi trop faible obéit sans murmure;
Et lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la ligue soumis,
S'unissait pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats, malgré lui, couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis sa faiblesse, et sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue en cent lieux, les Villes alarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées:
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du Roi.
Guise dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse.
Je dois vous épargner des récits superflus.
Non, je ne reçois point vos modestes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros, à ce discours flatteur,

Sentit couvrir son front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire :

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des Lois,
Joyeuse né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus, et si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence;
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon

Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures,
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur téte.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés;
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la flëur de leurs ans,
Aucun ne fût percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poste, et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire,
De l'ombre du repos ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champ de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse.
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas;

Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphire et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace,
Paris fut moins soumis, la ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage : (1)
L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus temps, la tendresse et la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes,
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes,
Mille remparts naissans, qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guise tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie ;
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie :
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,

---

(1) *La honte irrite enfin le plus faible courage :*
. . . .
. . . .
Le souffrit lâchement et s'en vengea de même.

Cette longue tirade renferme de grandes beautés ; les mouvemens d'un peuple séditieux, l'audace de son moteur, son insolence, sa fierté ; l'incertitude et le trouble du Monarque, la fin tragique du rebelle, tout y est fortement exprimé, et embelli du coloris qui convient au sujet.

Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite;
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi,
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance et de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet orgueilleux crut ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre du cloître en secret gémissans
Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On proposa des lois qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence fertile?
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, et sûr de ses projets,
Crut dans ces députés voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tiran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque las de le craindre, et las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue,
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout sanglant semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant;
Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris;
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris,
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
L'église à soutenir, et son père à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,

Mayenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
Mayenne dès long-temps nourri dans les alarmes, (1)
Sous le superbe Guise avait porté les armes :
Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne à ses désirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère :
Il servait à regret, et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance ;
Autant la ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.

---

(1) *Mayenne dès long-temps nourri dans les alarmes,*

Je dirai du portrait de Mayenne ce que j'ai dit de celui de son frère. (ci-dessus page 44.)

D'Aumále est du parti le bouclier terrible,
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la ligue, et l'autre en est le bras.
Cependant des Flamands l'opresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
Ce Roi, dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce Roi, votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle;
Et Rome, qui devait étouffer tant de maux, (1)

---

(7) *Et Rome, qui devait étouffer tant de maux,*

Depuis ce vers jusques à la fin de ce chant, l'Auteur vomit des flots de fiel sur le Pontife et sur la cour de Rome. Il met, à la vérité, ses odieuses invectives dans la bouche de deux hérétiques; rien de plus simple en apparence, mais qu'on se garde bien d'être dupe du philosophe. Qui que ce soit que Voltaire fasse parler, c'est toujours Voltaire qui parle; c'est sa morale qu'il débite, et ses principes qu'il propage. Jamais il ne s'écarte de son but, et de près ou de loin, il trouve toujours le moyen d'amener quelque sophisme, ou de lancer quelque sarcasme contre cette religion sainte qu'il appelle l'*infame*, et contre ses ministres.

Je me répéterois trop souvent si je voulois relever tous les traits de ce genre que nous trouverons répandus dans la suite de cet Ouvrage. Ainsi je me contenterai de dire ici une fois pour toutes:

Rome de la discorde allume les flambeaux ;
Celui qui des chrétiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.

Qu'il est très-vrai que les ministres de l'Eglise doivent aimer la paix et chercher à la procurer ; — qu'il est très-vrai que la politique du monde et les ressorts qu'elle fait jouer sont presque toujours opposés à l'esprit de l'Eglise ; — qu'il est très-vrai que la cour Romaine et quelques-uns de ses Pontifes ont commis de très-grandes fautes lorsqu'ils se sont laissés diriger par des motifs purement humains et par des intérêts temporels. Il y auroit de la folie à prétendre nier des faits attestés par les meilleurs Historiens et par les ecclésiastiques même qui ont écrit l'histoire de l'Eglise : ce n'est pas ce que doit faire un homme raisonnable, et c'est aussi ce que je ne fais pas. — Mais, en convenant des erreurs, que faudra-t-il en conclure ? Aurons-nous l'injustice de prononcer sur la religion d'après les fautes de quelques ministres, sans faire entrer dans la balance les mœurs pures du plus grand nombre, et les exemples qu'ils nous donnent des plus sublimes vertus ? .... Aurons-nous la malice, ou plutôt la sottise de vouloir, comme M. de Voltaire, mettre tous ces désordres sur le compte du christianisme ? .... Confondrons-nous la loi qui défend une faute, avec cette faute elle-même ? .... Dirons-nous, parce qu'il s'est trouvé quelques Papes ambitieux, brouillons, vindicatifs, ou de mœurs corrompues, dirons-nous que la religion de J.C. prêche l'ambition, le trouble, la vengeance et

Des deux bouts de l'Europe à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin Roi sans sujets, poursuivi, sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, et ne s'est point trompé :
Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé ;
Un danger si pressant a fléchi ma colère ;

---

la dissolution ? .... Ne conclurons-nous pas plutôt comme fit cet Anglois, qui embrassa la religion catholique à la vue des désordres dont il fut le témoin dans le clergé de Rome, qu'il faut que cette religion soit véritablement divine, pour demeurer intacte, inébranlable, malgré les fautes de ses ministres ? ....

Mais que Voltaire et ses adhérens réunissent tous les Pontifes qui ont eu le malheur de donner quelques sujets de scandale, et qu'ils me prouvent une seule erreur contre le dogme qui ait été sanctionnée par eux. Ils n'en sauroient venir à bout. Et la dépravation des chefs deviendra pour les censeurs même, la preuve irréfragable de la divinité d'un culte que tant d'égaremens ont pu souiller, mais non pas altérer.

Que gagnent donc nos philosophes, aux diatribes éternelles qu'ils font sur les pontifes Romains ? S'ils en veulent conclure contre la religion, leur logique est absurde, si au contraire c'est les individus qu'ils veulent inculper, nous convenons avec eux qu'ils sont répréhensibles ; mais qu'ils conviennent aussi eux-mêmes de la haine aussi implacable qu'injuste qui les dévore, et du fiel dont ils sont remplis.

Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère;
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage:
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits:
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame
Verser, par mon exemple, une si belle flamme:
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu,
Il gémit du repos qui l'avait abattu;
Valois avait besoin d'un destin si contraire,
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.
Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours:
Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en son camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas,
Fendre le sein des mers, et chercher les combats.
Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.
Henri ne l'attend point; ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête:
Allez, lui dit la Reine, allez digne héros,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots,
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'il veulent suivre,
A vos soins généreux mon amitié les livre.

Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir;
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la ligue expirer sous vos coups!
L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous.
Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté,
De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.
Philippe de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.
Sixte au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière:
Le pastre de Montalte est le rival des Rois,
Dans Paris comme à Rome, il veut donner des lois;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même:
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles l'opresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers qu'il trompe, est plein de ses intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un et l'autre osèrent s'élever:
L'un combattant en vain l'Anglais et les orages,

Fit voir à l'océan sa fuite et ses naufrages :
Du sang de ses Guerriers ce bord est encor teint;
L'autre se tait dans Rome, et m'estime et me craint.
Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
Si Mayenne est dompté, Rome sera soumise,
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.

FIN DU TROISIEME CHANT.

CHANT

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'Aumale était prêt de se rendre maître du Camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, et fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne; anime les Seize contre le Parlement, et arme les Moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des Rois. Trouble et confusion horrible dans Paris.

Tandis que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,
La Seine avec effroi voit sur ces bords sanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans, il fallait un appui,
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.

F

Par ces retardemens, les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, et Nemours et Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti, défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère de Joyeuse osa long-temps paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour ;
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
Du pied des saints Autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier, et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale ;
Vous né du sang Lorrain, si fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des lois et du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne;
Avec eux sans relâche, il fond dans la campagne ;
Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,

Du sang des assiégeants son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les
flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes:
Déjà plein d'espérance, et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la surprise augmentaient lès alarmes;
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes.
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître;
Mornay, qui précédait le retour de son maître,
Voyait déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris;
Il court, il aperçoit dans un désordre extrême,
Les soldats de Valois et ceux de Bourbon même:
» Juste Ciel! est-ce ainsi que vous nous attendiez,
» Henri va vous défendre, il vient et vous fuyez?
» Vous fuyez, compagnons »! Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains;
Au seul nom de Henri les Français se rallient;
La honte les enflâme ils marchent, ils s'écrient:

Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons sous ses
yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
Il combat, on le suit, il change les destins ;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses
mains ;
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent,
La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance, et qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives.
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De son front menaçant la terreur les renverse ;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné,
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je ? il s'arrête, il montre aux assié-
geans,
Il montre encor ce front rédouté si long-temps.
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage,
Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bientôt il est environné,
La mort allait punir son audace fatale.

La Discorde le vit, et trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'elève en lair, et vole à son secours. (1)
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable,
Son boucelier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur ;
Et dont la vue inspire, ou la rage, ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable !
Pour la première fois tu parus secourable.
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusque-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire,
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire ;
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons, elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,

---

(1) Elle s'élève en l'air, *et vole à son secours.*

Il s'en allait sans dire que la discorde s'élevant, c'étoit *en l'air* qu'elle s'élevoit. Le moindre reproche qu'on puisse faire à ce vers, c'est d'être très-prosaique et très-plat.

Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage,
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix ;
Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles ; (1)
Valois plein d'espérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, et le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes :
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes :
Tous les chefs sont unis, tout succède à leur vœux :
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
Ici, la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère ;
Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir ;

---

(1) *Il fait* tracer leur perte *autour de leurs murailles* ;

On ne sait ce que signifie *tracer une perte* ; on devine seulement que M. de Voltaire a voulu dire qu'Henri fit tracer la tranchée autour des murs de Paris.

Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre,
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre ;
Tant le faible vulgaire avec légèreté,
Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue,
Cent desseins partageaient son ame irrésolue,
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,
Fait siffler ses serpens, et lui parle en ces mots :

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi nourri sous mes yeux, et formé sous mes lois,
Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage ;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains ;
Tu les verras bientôt secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie.

La Discorde aussitôt plus prompte qu'un éclair. (1)

---

(1) *La discorde aussitôt* . . : . . . .
. . . . : . . . .
Que l'Eridan arrose de ses ondes.

Ici Voltaire prend un essor véritablement poétique. Le vol de la discorde et les influen-

Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes :
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté,
Les épis renversés sur la terre languissent,
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent.
Et la foudre en éclats qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.
Rome enfin se découvre à ses regards cruels (1)

---

ces funestes de ce monstre sur tous les lieux où il passe, forment un tableau des plus riches, et digne du pinceau de Raphaël.

(1) *Rome enfin se découvre à ses regards cruels etc.*
. . . .

Cette peinture n'étoit pas susceptible du coloris brillant dont M. de Voltaire a embelli la précédente, mais dans son genre, elle la vaut bien. Le parallèle de l'ancien et du nouvel empire Romain est bien conçu et bien exprimé. Il en sut cependant excepter quelques vers infectés de la malignité de l'auteur, tel que celui-ci : *des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille*, etc. . . . . Si tout autre que Voltaire eût fait ces vers, on n'y trouveroit rien

Rome jadis son Temple et l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les Rois!
L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible,
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs,
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.

Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons, et les cendres d'Emile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

à redire, mais d'après les principes connus du philosophisme, on est forcé d'apercevoir dans l'épithète de *fortunés*, cette vie molle, oisive, voluptueuse que les philosophes affectent de reprocher aux ecclésiastiques .... On peut encore relever ces expressions, *le trône est sur l'autel*... Il n'y a sur l'autel que le trône de Dieu, et si les chrétiens catholiques révèrent dans le souverain Pontife l'autorité de Dieu dont il est le dépositaire, ils sont loin de placer son trône sur l'autel, ni de l'assimiler à Dieu.

Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante, (1)
Tantôt persécutée, et tantôt triomphante :
Là, son premier Apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur et la simplicité.

---

(1) *Là*, Dieu même a fondé *son église naissante.....etc.*

Que ce morceau est beau ! Pourquoi M. de Voltaire n'écrit-il pas toujours avec cette vérité ? Comment se peut-il faire que le même homme qui qualifie d'*infame* la religion chrétienne, trace ici un tableau si sublime de sa naissance et de ses dévéloppemens ? Comment enfin, et par quelle étrange inconséquence, après avoir écrit que *Dieu même a fondé son Eglise*, s'obstine-t-il à blasphémer une religion et un culte divins ? Mais revenons au tableau que nous avons sous les yeux. Tout vrai qu'il est il ne laisse pas d'être infecté du poison de l'impie, il n'a pu s'empêcher d'y vomir quelques flots de ce fiel que nous lui avons reproché. (Voyez note dernière du 3e. chant)... Le portrait de Sixte-Quint est faux quoique ressemblant Il est possible en poésie comme en peinture de faire ce qu'on appelle une *charge*, une *caricature* ; qui, en laissant reconnoître un objet, le présente cependant tout différent de ce qu'il est. L'histoire n'a pas attendu M. de Voltaire pour mettre Sixte Quint au rang des grands hommes, et sans vouloir nier ses défauts, je crois qu'on peut et que l'on doit nier qu'il fut tel et aussi odieux, que Voltaire le représente.

Ses successeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu,
La pauvreté soutint leur austère vertu,
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien désire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs,
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce temps puissante et profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée,
La trahison, le meurtre et l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire,
Placèrent sans rougir l'inceste et l'adultère;
Et Rome qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes,
On sut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes;
De l'Eglise et du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre, et non l'effroi des Rois;
Sous l'orgueil imposant du triple diadême,
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
Sixte alors était Roi de l'Eglise et de Rome.
Si pour être honoré du titre de Grand-Homme,
Il suffit d'être faux, austère et redouté,

Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique, (1)
Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction.
Ce monstre ingénieux en détours si fertile,

---

(1) *Au fond du Vatican régnoit la politique etc.*

Ce portrait de la politique est très-vrai, si l'on prend le mot *politique* dans sa mauvaise acception, mais il ne vaut plus rien si on le prend en bonne part. La politique est l'art de gouverner un état. Elle consiste dans la connoissance du droit public, des intérêts des princes, et des diverses relations de peuple à peuple qui ont quelque rapport au gouvernement. Il peut donc y avoir, et il y a en effet une bonne et une mauvaise politique, et M. de Voltaire auroit dû en faire sentir la différence au lieu de donner une définition générale qui peut faire conclure que la politique est essentiellement mauvaise, ce qui est faux.

Au reste, dans les vers qui suivent ce portrait, il se rencontre plusieurs traits de satyre contre la cour de Rome; je me dispense de les relever, parce qu'ils sont dans le genre de ceux auxquels j'ai répondu.

Accablé de soucis paraît simple et tranquille ;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Des regards éblouis de l'Europe confuse ;
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures.
et fait servir le ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux,
Avec un ris malin la flatte, la caresse,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse:
Je ne suis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux,
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes lois les lois de son Eglise.
Je parlais et soudain les Rois humiliés,
Du trône en frémissant descendaient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance ;
Plein d'amour pour l'Eglise, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur ;

C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image;
Que ne puis-je, ô Discorde ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre:
Commençons par la France à ravager la terre:
Que le Prince et l'Etat retombent dans nos fers.
Elle dit, et soudain s'élance dans les airs.
Loin du faste de Rome, et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des déserts; (1)
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde:

---

(1) *L'humble Religion se cache en des deserts*...etc.

Quel portrait! et quel est l'homme qui le trace!...... cependant, tout sublime qu'il est, il faut encore y rélever ces mots: *le bandeau du vulgaire*.... J'ai déjà montré l'impropriété du mot *bandeau* dans la 2e. note du 2e. chant; j'ajouterai seulement, que, malgré le faste de Rome etc... la religion catholique y habite, qu'elle y siége comme dans son centre, et que son éclat y est même augmenté par le contraste des desordres. Ainsi, c'est en vain que M. de Voltaire prétend la placer loin de Rome et *dans des deserts*, et nous insinuer par là que l'Eglise Romaine est étrangère à la vraie religion. C'est ici une de ces petites tortuosités philosophiques qu'il étoit à propos de ne pas laisser échapper.

Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands!
Souffrir est son destin, bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage:
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses Autels adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour
Cette fille des Cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses Autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, et ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux temps trop lent pour ses désirs.
Soudain la Politique et la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leur desseins.
D'un air insinuant l'adroite Politique (1).

---

(1) *D'un air insinuant l'adroite politique* etc....

Cette tirade est remplie de traits envenimés, Voltaire les met, à la vérité, dans la

Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique ;
C'est-là que s'assemblaient ces Sages révérés,
Des vérités du ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples chrétiens, arbitres et modèles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse,
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue :
Par un éloge adroit le savant enchanté,

---

bouche de la politique, mais nous sommes déjà convenus que, quel que soit l'interlocuteur, c'est toujours Voltaire qui parle. C'est lui qui, après avoir déchiré les membres d'un Corps antique et vénérable, se jette ensuite dans ses disparates ordinaires, et assimile avec impiété la punition confiée par le Ciel aux enfans de Levi, et le massacre affreux de la St.-Barthelemi. C'est lui qui, après avoir présenté les docteurs de Sorbonne comme vendus à l'iniquité, nous peint ensuite le Clergé et les Religieux comme une troupe d'insensés burlesquement fanatiques. Je ne dis pas que ces reproches soient mal fondés, mais je répète ce que j'ai dit ailleurs, que la religion n'y perd rien, et que ce n'est point à elle qu'il faut attribuer les excés de quelques membres égarés.

Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Ménacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute et le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
» L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie ;
» En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi,
» Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi.
» Sermens jadis sacrés, nous brisons votre chaîne.
A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, et signe sous ses yeux.
Soudain elle s'envole, et d'Eglise en Eglise
Annonce aux factieux cette grande entreprise ;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la Religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est temps de sortir de l'ombre de vos temples,
Allez d'un zèle saint répandre les exemples,
Apprénez aux Français, incertains de leur foi,

Que c'est servir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
Que dis-je, où sont ces temps, où sont ces jours prospères,
Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères!
C'était vous, prêtres saints, qui conduisièz leurs bras.,
Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore.
Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.
Le monstre au même instánt donne à tous le signal:
Tout sont empoisonnés de son venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche solennelle;
L'étendard de la Croix flottait au milieu d'elle;
Ils chantent, et leurs cris dévots et furieux
Semblent à leur révolte assòcier les cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles soldats,
Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne qui de loin voit leur folle entreprise,

La méprise en secret, et tout haut l'autorise,
Il sait combien le peuple avec soumission,
Confond le fanatisme et la religion;
Il connoît ce grand art, aux princes nécessaire
De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale, enfin il applaudit,
Le sage s'en indigne, et le soldat en rit:
Mais le peuple excité, jusques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance et de joie:
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur:
Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.
La Discorde a choisi seize séditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse, (1)

---

(1) *Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,*
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse...
(Et plus bas dans la harangue de Bussi au parlement.)
Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.......
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé..etc...

On auroit dû graver ces vers sur tous les clubs des jacobins et des fabricateurs *des droits* de l'homme, dignes enfans du Philosophisme.

Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse,
Et jusques sous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ;
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant, dans leurs grottes profondes.
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes ;
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens
Qui changent les Cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolissent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte et de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion :
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pancher sa balance ;
Son temple était sans tache, et la simple équité

Au reste, une bien triste expérience n'a que trop démontré l'absurdité de ces prétendus droits, et que les novateurs qui se vantoient d'être les défenseurs du peuple, en étoient plutôt les bourreaux.

Auprès d'elle en fuyant cherchait sa sûreté.

Il était dans ce temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des lois de son Prince, et l'organe et l'appui,
Marchait d'un pas égal entre son peuple et lui;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le seul bien de l'état fait son ambition,
Il hait la tyrannie et la rebellion:
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage,
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, et la sait réprimer.
Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte,
Du temple de Thémis environne la porte:
Bussi les conduisait: ce vil gladiateur
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'auguste assemblée
Par qui des citoyens la fortune est réglée:
» Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
» Plebéïens qui pensez être tuteurs des Rois,
» Lâches qui, dans le trouble, et parmi les cabales
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
» Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres,

» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos
» ancêtres.
» Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé,
» Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé ;
» Effacez ces grands noms qui vous gênoient
» sans doute,
» Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait et qu'on
» redoute ;
» Jugez au nom du peuple, et tenez au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.
Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus et brûlans,
Ces sénateurs courbés sous le faideau des ans,
Attendaient fiérement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
Busi plein de fureur, et non pas sans effroi :
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi.....
Alors Harlay se lève, Harlay ce noble guide,
Ce chef d'un Parlement, juste autant qu'intre-
pide ;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses
mains.
Muse, redites moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,

Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, et vous jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit et la vertu devançaient les années;
Tout le sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux Château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat:
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?
Qui sont ces Magistrats, que la main d'un bourreau,
par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux vous n'en rougissez pas;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins;
D'un air fier et content, sa cruauté tranquille,
Contemple les effets de la guerre civile;

Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, et divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, et les morts.

FIN DU QUATRIEME CHANT.

CHANT

CHANT V.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assasiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles:
Et le fer et le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

Les seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours
La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces,

Mais Rome n'était plus terrible à l'Univers : (1)
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs ;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire ;
Ses soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos Cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée.
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié,
Leur préparait un maître au lieu d'un allié,
Lorsque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque temps changer la destinée.
Vous, des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire,
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,

---

(1) *Mais Rome* n'était plus terrible *à l'Univers:*
Ses foudres impuissans *se perdaient dans les airs ;*

S'il en étoit ainsi, pourquoi, à la fin de ce même chant, M. de Voltaire met-il cette même cour de Rome qui *n'etoit plus terrible*, et ses *foudres inpuissans*, au rang des plus grands obstacles qu'Henri IV eut à surmonter, et pourquoi s'écrie-t-il en parlant de ce Prince et de ses embarras ?

Pourra-t-il résister à la ligue affermie,
A l'Eglise en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican si craints si dangéreux !...

Votre amour pour vos Rois les a réparé tous.
L'Eglise a de tout temps produit des Solitaires, (2)

---

(2) *L'Eglise a de tous temps produit des solitaires. . . . . etc.*

La malice philosophique perce dans ce morceau adroitement mêlé d'éloge et de satyre. L'Auteur semble d'abord louer la vie retirée de certains religieux, mais il finit par la blâmer, et par les accuser d'être inutiles à la société.

Ils ont fui les humains qu'ils auroient pu servir.

On a mille fois répondu à ce sophisme, et l'*extrême* utilité dont les ordres religieux ont été à la société, soit matériellement par le défrichement et la culture des terres, soit moralement par l'inappréciable conservation des monumens historiques, et des élémens de toutes les connoissances qui étoient comme noyés dans les temps dignorance et de barbarie, ont assez démontré l'injustice de ce reproche d'inutilité dont on affecte de les charger.

Quant aux ordres religieux d'une institution plus moderne, M. de Voltaire n'ose nier les talens qu'ils ont déployés avec tant d'éclat. Le talent de la chaire dont il fait particulièrement mention, semble indiquer les Jesuites, et l'accusation de brigues et d'ambition si souvent renouvellée contr'eux, montre que dès le temps où Voltaire publia sa Henriade, c'est-à-dire, dès le commencement du siècle dernier, on ourdissoit déjà la trame qui devoit amener la

Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels:
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde,
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les Chaires;
Mais souvent énivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues:
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues:
Ainsi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.
Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-temps leur secte en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout à coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle et bien moins de puissance,

---

ruine de cet ordre aussi saint que savant, et redoutable aux philosophes.

Voltaire épanche moins de bile (du moins en cet endroit) contre l'ordre de St.-Dominique ; mais je ne sais pourquoi il le traite de *secte*. Nous avons déjà rélévé l'impropriété de cette expression. (Voyez la note 8e. du 2e. chant.)

Cet ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.
Clément dans la retraite avait dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit faible et crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints Autels,
Il fatiguait les Cieux de ses vœux criminels.
On dit que tout souillé de cendre et de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière :
Dieu qui venges l'Eglise et punis les tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans,
Et d'un Roi qui t'outrage, armant les mains impures,
Favoriser le meurtre, et bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver.
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort et la misère ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.
Viens, des Cieux enflammés abaisse la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ;
Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége armée :
Que les Chefs, les soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents,

Et que sauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques.

La Discorde attentive en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, et les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant de ces Royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'Empire des ombres.
Il vient, le FANATISME est son horrible nom: (1)

---

(1) *Il vient, le FANATISME est son horrible nom:* Enfant dénaturé de la religion. etc. . . . . .

Si M. de Voltaire avoit dit, *enfant de la religion dénaturée*, il auroit eu quelque espèce de raison, parce que la religion mal entendue et pratiquée tout au rebours de ses principes, peut occasionner le fanatisme, de même que l'autorité paternelle, l'autorité royale, et toutes les autorités les plus légitimes dont on abuse occasionnent la tyrannie. On pourroit en dire autant des vertus mêmes, qui, par l'abus qu'on en fait dégénèrent en vices. Mais que le fanatisme soit un enfant de la religion, cela n'est pas vrai.

Au reste, ce mensonge n'est pas le seul qui se rencontre dans cette tirade.

Il n'est pas vrai que les mères offrissent à Moloch les *entrailles fumantes* de leurs enfans. M. de Voltaire dénature absolument les faits, et donne de ce sacrifice une idée toute nouvelle, et à laquelle personne n'a pensé. Les uns disent qu'on plaçoit les enfans tout vivans dans les bras, d'autres dans le corps même d'un Mo-

Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire.
C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon,

---

loch d'airain, et qu'on les y brûloit; d'autres disent qu'on les jetoit dans un feu allumé devant sa statue; d'autres, qu'on se contentoit de les passer sur la flamme sans les faire mourir; d'autres enfin, qu'on leur faisoit traverser un certain espace entre deux buchers allumés. Il n'y a pas un mot dans tout cela d'entrailles *fumantes tirées* du corps pour les offrir à cette divinité, et M. de Voltaire auroit pu se passer d'une invention qui présente une image aussi atroce et aussi dégoûtante.

Il n'est pas vrai, ou du moins il n'est pas dit, que Jephté ait immolé sa fille, et l'opinion presque générale est qu'il la consacra au Seigneur Pour justifier cette opinion, il me faudroit entrer dans une discution sur les usages des Hébreux que Voltaire ne connoît guères, et sur la propriété des mots de la langue sainte, qu'il ne connoît pas du tout; mais comme les bornes d'une note n'admettent point de dissertation, je me contenterai d'affirmer que Voltaire donne ici pour un fait ce qui n'est ni prouvé, ni reçu.

Enfin il fait passer le fanatisme, du Capitole dans l'Eglise, ce qui est encore très-faux Qu'il y ait eu des fanatiques dans l'Eglise, j'en conviens, mais que l'Eglise, ou pour parler comme Voltaire semble l'entendre, la religion elle-même soit susceptible de fanatisme, c'est ce que je

Guidait les descendans du malheureux Am
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémiss
Offraient de leurs enfans les entrailles fuman
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'affreux Teutates il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il criait aux païens,
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise ;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londres il a formé la Secte turbulente,
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,

---

nie, et ce que je le défie de nous prouver par un seul fait. Quelqu'un dira peut-être que je donne ici trop d'extension au sens de ses expressions ; j'en conviendrois, si ce n'étoit pas Voltaire qui parle, mais avec lui il faut se méfier, et on ne risque rien de prendre dans toute leur latitude les expressions de malignité qui lui échappent contre la religion et contre ses ministres.

Ces bûchers solennels, où les Juifs malheureux,
Sont tous les ans en pompe envoyés par des
Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait dans ses déguisemens,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens.
Mais il prit cette foi dans la nuit éternelle :
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise et la taille et les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'Etat, et le Roi de son maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours
prête :
Son flanc même est percé des coups dont au-
trefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois.
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, et demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant
Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.
Il entre, et d'une voix majestueuse et fière :
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière :

Mais n'aura-t-il de toi pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle et des vœux impuissans ?
Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes :
Si Judith autrefois pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris;
Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.....
Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris et Rome, et l'Univers et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie.
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui; sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Église.
Le meurtre est juste alors, et le Ciel l'autorise,
Que dis-je ? Il le commande, il t'instruit par ma voix
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux, si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France :
Et si de ces deux Rois, tes citoyens sauvés,

Te pouvaient... mais les temps ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor, et Dieu qu'il persécute,
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée,
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, et se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé, le jeune Solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paisible bonheur.
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence,
Sa tranquile fureur marche les yeux baissés,
Ses sacriléges vœux au ciel sont adressés,
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche: ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,

Plaçaient déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais reverés,
Le nomment à grand cris le Vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport
Que les premiers chrétiens, avides de la [illegible],
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, et le chrétien sincère, (1)
Ont porté trop souvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes désirs,

---

(1) *Le fanatique aveugle et le chrétien sincère*
Ont porté trop souvent le même caractère.....etc

Il y a du vrai et du faux daus ces vers. Le courage du fanatique n'est pas le même que celui du chrétien, il n'en a ni le calme, ni la véritable grandeur. Nous avons vu des scélérats danser et chanter au pied de la guillotine qui alloit terminer leur vie, tandis que des *chrétiens sincères* prioient à côté d'eux en attendant le même coup, avec paix et sérénité.

On ne doit pas confondre non plus le vrai zèle avec le faux, ainsi que M. de Voltaire affecte de le faire, ni prétendre donner le même caractère aux martyrs de la vérité et à ceux de l'erreur. -- Si nous ne les discernons pas, c'est qu'il ne nous plaît pas de le faire.

Le

Le crime a ses Héros, l'erreur a ses Martyrs,
Du vrai zèle et du faux, vains juges que nous sommes,
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.
Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer;
Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice :
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même-temps le sacrilége effort,
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis l'audace curieuse,
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit long-temps cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, et toujours criminel.
Tout suivit son exemple, et le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau;
C'est-là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacriléges mains ont mêlé sur l'Autel,

A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées,
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent que la mort fidelle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu joint cependant la prière au blasphême:
Il invoque l'abyme, et les cieux, et Dieu même;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel
Le Simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnait la bouche impie,
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus

Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Le Seize osent du Ciel attendre la réponse ;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la nature,
De ces antres muets sort un triste murmure,
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire ;
Des lauriers couronnaient son front noble et serein,
Et le Sceptre des Rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre,
L'autel couvert de feux tombe, et fuit sous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable,
Dieu du haut de son Trône avait compté ses jours,
Il avait loin de lui retiré son secours ;
La mort impatiente attendait sa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime. (1)

---

(1) *Et pour* perdre Valois, *Dieu permettait un crime.*

Dieu n'ayant pas voulu, et n'ayant pu vou-

Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son Roi ;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et révéler au Roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-temps ;
On craint sous cet habit un funeste mystère.
Il subit sans alarme un examen sévère ;
Il satisfait à tout avec simplicité,
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.

---

loir l'assassinat de Henri III, il est clair qu'il l'a permis, puisque rien n'arrive sans son ordre ou sans sa permission. Mais que veulent dire ces mots : *et pour perdre Valois* ? M. de Voltaire entend-il que Dieu, résolu de perdre ce prince, se détermine à trouver bon qu'on l'assassine ? Si cela étoit ainsi, Dieu seroit évidemment le complice et même le premier moteur du crime, ce qui est horriblement impie à supposer ; et ce que cependant fait supposer Voltaire par sa manière de s'exprimer.

L'équivoque porte sur le verbe *permettre*, qui signifie également laisser faire une chose, et donner la permission de la faire. --- On peut laisser faire une chose quoiqu'on la désaprouve, mais on ne peut donner permission de la faire sans l'approuver. — D'après cette définition, le Seigneur (qui, dans son adorable sagesse a laissé à l'homme son libre arbitre,) a bien pu laisser commettre ce crime, mais il n'y a point consenti.

Fr 8441
U 88

La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.
L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquile il fléchit les genoux:
Il observe à loisir la place de ses coups,
Et le mensonge adroit qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le bénisse,
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroy,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle,
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle:
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, et confond les Ligueurs,
Dieu qui bravant toujours les puisans et les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon Prince, et vous rends cette lettre,
Qu'à mes fideles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empressement,
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement:
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle, et payer ton service?
En lui disant ces mots, il lui tendait les bras:
Le monstre au même instant tire son coutelas,

X7592 I 3

L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie;
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance on
s'écrie,
Mille bras sont levés pour punir l'assassin. (1)
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain,
Fier de son parricide, et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense :
De la France et de Rome il croit être l'appui,
Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion !
Digne à la fois d'horreur et de compassion,
Et de la mort du Roi moins coupable peut être
Que ces lâches Docteurs ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchait à son heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière
Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou sincères, ou feintes,
Quelques-uns, que flattait l'espoir du change-
ment,

---

(1) *Mille bras sont levés pour punir l'assassin.* Cette peinture de la mort de Clément est très-belle.

Du danger de leur Roi, s'affligeaient faiblement,
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles,
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié ;
En vain son intérêt combattait sa pitié :
Ce Héros vertueux se cachait à lui-même
Que la mort de son Roi lui donne un Diadême.
Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses :
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses,
L'Univers indigné doit plaindre votre Roi :
Vous Bourbon, combattez, régnez, et vengez-moi.
Je meurs, et je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages :,
Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû,
Jouissez de ce bien par vos mains défendu ;
Mais songez que la foudre en tout temps l'environne ;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte et son Autel.
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puissant génie
Du fer des assassins défende votre vie.

Vous connaissez la Ligue, et vous voyez ses
coups,
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare.......
Juste Ciel! épargnez une vertu si rare.
Permettez!.... à ces mots l'impitoyable mort
Vient fondre sur sa tête, et termine son sort:
Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie;
De cent cris de victoire ils remplissent les airs:
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts,
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes. (1)
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un Héros sans
appui,

---

(1) *Ils consacrent ce jour à* d'éternelles *fêtes...*

D'après ces expressions il sembleroit que les Parisiens avoient délibéré et résolu de célébrer à perpétuité ce jour de l'assassinat de leur Roi, comme un jour de réjouissance; c'est ainsi que dans la révolution actuelle nous avons vu quelques forfaits; tels que celui du 21 janvier 1793 consacrés par des fêtes annuelles, mais je ne trouve pas que du temps de la ligue, les Parisiens aient pris aucune semblable résolution. Il faut donc convenir que Voltaire n'a pu dire sans galimatias et sans une ridicule impropriété de termes, que les fêtes d'un jour furent des fêtes éternelles.

Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
A l'Eglise en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican si craints, si dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puissant
qu'eux ?
Déjà quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux, des drapeaux de Calvin,
Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cause des Rois redouble encor son zèle,
Ces amis éprouvés, ces généreux Soldats,
Que long-temps la victoire a conduit sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître ;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre;
Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leur Lois,
C'est l'honneur qui leur parle : ils marchent à sa voix.

Mes Amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage
Des Héros de mon sang me rendra l'héritage.

Les Pairs et l'huile sainte, et le Sacre des Rois, (1)
Font les pompes du Trône, et ne font pas mes droits.
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les sermens de vos braves Ancêtres.
Le champ de la victoire est le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs Souverains.
C'est ainsi qu'il s'explique; et bientôt il s'apprête
A mériter son trône, en marchant à leur tête.

---

(1) *Les Pairs*, et l'huile sainte *et le* sacre *des Rois*
Sont les pompes du trône et ne sont pas mes droits.

Voilà qui nous insinue en passant, que l'onction sainte, et le caractère sacré qui étaye la puissance Royale de la sanction immédiate et de l'autorité de Dieu, ne sont que des cérémonies vaines ou insignifiantes. Cette assertion est digne d'un philosophe moderne; je ne m'arrête pas à la réfuter, un esprit juste et religieux en sentira l'absurdité, et l'incrédule même sera forcé de convenir qu'elle est imprudente et séditieuse, puisque dans la supposition que le sacre des Rois n'est qu'une momerie, il est toujours très-dangereux d'en avertir les peuples, et de saper par là la base de leur respect et de leur soumission.

FIN DU CINQUIEME CHANT.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations. Henri IV livre un assaut à la Ville; l'assemblée des Etats se sépare: Ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts: Description de ce combat. Apparition de S. Louis à Henri IV.

C'Est un usage antique, et sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si cher à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un maître, il peut changer ses lois:
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître, et de changer l'Etat.

Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire,
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins :
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints :
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être ;
Et qu'enfin quel qu'il soit, le Français veut un Maître.
Bientôt à ce Conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambassadeur de Rome et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des miseres publiques,
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs augustes successeurs,
Qui près des Rois assis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là de nos Parlemens les sages Députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.
On ne vit point des lys l'appareil ordinaire,
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère ;
Là le Légat de Rome est d'un siége honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables :
« Rois

» Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables,
» Osent tout entreprendre et ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'assemble, et déjà les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales,
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au Légat seul, et devant lui déclare,
Qu'il est temps que les lys rampent sous la Thiare,
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal, (1)

---

(1) *Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal.*

C'est ici le triomphe des philosophes; et de toutes leurs attaques, celle-ci est des plus dangereuses parce qu'elle est fondée (du moins en apparence) sur la justice et la raison. Mais réfléchissons un instant; élaguons les déclamations des impies, ou plutôt déclamons avec eux, et disons : que ce tribunal de sang est un monstre; que l'iniquité, la démence dictent ses jugemens; que ses *auto-da-fé* sont affreux, atroces, épouvantables, etc..... Nous dirions tout cela et nous le penserions, et nous rejeterions l'inquisition et les inquisiteurs, et dans notre indignation nous irions jusqu'à rejeter notre sainte religion elle-même, s'il étoit possible de nous montrer dans sa morale et dans ses dogmes le fondement et la sanction de toutes ces horreurs; mais on n'en fera rien : il sera toujours démontré par l'exemple et par les paroles de J. C. que

Ce monument affreux du pouvoir monachal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui Venge les autels, et qui les déshonore,

---

les voies de rigueur ne furent jamais celles qu'il employa pour propager sa doctrine : on se rappellera son indignation lorsque ses disciples lui proposèrent de faire descendre le feu du ciel sur un bourg de Samaritains, (Luc IX) qui refusoient de le recevoir, et qui eux-mêmes étoient des hérétiques ; et l'on verra dans sa sévère réprimande la condamnation anticipée d'une inquisition meurtrière ; et en effet, tous les sacrifices humains, et les festins des cannibales n'ont jamais été plus opposés au véritable esprit de J. C. que ne l'est un *auto-da-fe.* L'Eglise a pris naissance au milieu des persécutions, elle s'y est propagée arrosée de son propre sang, et sans en verser une goutte de celui de ses ennemis. Elle a su se passer pendant douze siècles des secours de l'inquisition, et les états chrétiens qui ont refusé d'adopter cette juridiction nouvelle, ou qui après l'avoir adoptée s'en sont ensuite débarrassées, n'en ont pas moins été catholiques : c'est ainsi que reflèchira un esprit juste et impartial, il pesera, il approfondira la question, et appuyé sur l'histoire ecclésiastique elle-même, il conclura :

1.° Que l'inquisition n'est point une institution divine, ni des Apôtres, ni de l'Eglise universelle, et qu'on a pu la rejeter sans cesser d'être catholique.

2.° Que les atroces exécutions qu'on lui re-

Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré :
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,

---

proche, outre qu'elles sont opposées à l'esprit même de son institution, ne doivent être rejetées que sur l'esprit naturellement porté au fanatisme des peuples qui l'ont adoptée ; qu'elles ont cessé depuis très-long.temps chez la plupart de ces mêmes peuples ; et qu'elles n'eurent lieu que dans ces temps de barbarie, où l'ignorance, secondée des fureurs des sectes et des factions, ouvroit la porte à mille désordres dont des ecclésiastiques eux-mêmes ne savoient pas se préserver. — Ce fut cette ignorance qui dans les temps dont nous parlons, inspira l'étrange manie des croisades, que de saints personnages propagèrent, et qui n'en étoit pas moins un véritable désordre qu'ils partageoient avec leur siècle et qui prouvoit que, quelque saint qu'on soit, on n'est pas infaillible.

3.° Enfin notre esprit juste conclura que l'inquisition, (abstraction faite de ses abus,) étoit une institution excellente, que St-Dominique et ses premiers compagnons ne pensèrent jamais à brûler ; que leur unique but étoit d'arrêter les progrès de l'erreur qui portoit elle-même ses sectateurs aux plus sanglantes exécutions ; et que si le bras séculier secondoit les efforts des missionnaires, ce n'étoit point *dans le principe* pour brûler les coupables, uniquement pour cause d'hérésie, mais pour les punir d'autres

Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'apaiser par le sang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.
Mais un parti puissant, d'une commune voix,

---

crimes purement civils, et qui étoient dignes de mort. --- Les abus naquirent ensuite, on profana la religion en dictant en son nom des sentences de mort; c'est là ce que nous détestons, mais nous n'avons pas l'injustice et la mauvaise foi de charger le christianisme des fautes de ses membres fanatiques ou corrompus.

Certainement, à ne considérer l'inquisition que comme une barrière opposée aux progrès des erreurs, il seroit à souhaiter qu'elle fût par tout établie, et plût à Dieu qu'elle eût existé dans la France, et qu'elle eût arrêté dans ses commencemens la marche tracée par Voltaire lorsqu'il disoit à Helvétius (lettres de Mars et Août 1763 :) « On oppose au Pédagogue chré- » tien et au Pensez-y bien, de petits livres phi- » losophiques qu'on a soin de répandre par-tout » adroitement. Ces petits livres se succèdent ra- » pidement les uns aux autres. On ne les vend » point, on les donne à des personnes affidées, » qui les distribuent à des jeunes gens et à des » femmes. » On conviendra que si une surveillance active eût été pour lors établie, elle eût prévenu nos malheurs en éteignant ces torches fatales qui ont incendié les autels et les trônes, et qui ont fait plus de victimes que n'en firent jamais tous les *auto-da-fé* réunis.

Plaçait déjà Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquait encor à sa vaste puissance,
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier se lève et demande audience,
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce temps malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, et pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité, (1)
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse;
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.

---

(1) *Et conservant sur eux sa* vieille *autorité.*

On ne dit point la *vieille* autorité de quelqu'un ; il est aisé d'apercevoir la platitude et l'impropriété de cette expression dans le sens où elle doit ici se prendre. -- Au reste, le discours de Potier, à quelques sarcasmes près, contre Rome et contre les prêtres, est rempli de grandes beautés ; la fin sur-tout, *Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens*, etc. est bien remarquable dans la bouche d'un philosophe.

Tel paraissait Potier dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.
» Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême :
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
» Et je le choisirais si je pouvais choisir.
» Mais nous avons nos Lois, et ce Héros insigne,
» S'il prétend à l'Empire en est dès-lors indigne.
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage.
» Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France et pour nous,
» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
» La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
» Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.
» Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre,
» Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
» Périsse avec Valois votre juste colère,
» Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.

» Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure, et la clameur publique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique:
» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
» Qui le fer à la main..... Malheureux, arrêtez!
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage?
» Le fils de saint Louis parjure à ses sermens,
» Vient-il de nos autels briser les fondemens!
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'instruire;
» Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire
» Il sait dans toute secte honorer les vertus,
» Respecter votre culte, et même vos abus.
» Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
» Le soin que vous prenez de condamner les hommes,
» Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner;
» Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner:
» Tout est libre avec lui, Lui seul ne peut-il l'être!
» Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître
» Infidèles Pasteurs, indignes Citoyens!
» Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,

» Qui, bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient sans murmurer sous un Maître idolâtre,
» Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds
» Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux!
» Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
» Ils mouraient pour leurs Rois, vous massacrez les vôtres.
» Et Dieu que vous peignez implacable et jaloux,
» S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.
A ce hardi discours aucun n'osait répondre;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre.
Ils repoussaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le Dépit et la crainte agitaient leurs pensées;
Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir avec un bruit confus,
Aux armes, Citoyens, ou nous sommes perdus.
Les nuages épais que formait la poussière,
Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents, et suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,

Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui lasse du repos, et de sang affamée, (1)
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, et marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens salutaires
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées,
De l'appareil pompeux de ces vains Mausolées,
Par qui malgré l'injure et des temps et du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois dans la demeure sombre,
Envoyer des tribus plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare :

---

(1) *Qui lasse du repos et de sang affamée,*

Je crois qu'*altérée* eût été une expression plus exacte. On pourroit encore observer que M. de Voltaire présente ici sous un aspect trop odieux, et comme une troupe de cannibales, une armée qui ne combattoit que pour la justice, et sur laquelle son sujet exigeoit qu'il fixât l'intérêt des lecteurs.

Mayenne au même instant court au haut des remparts,
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.
Paris n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il parait en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense Cité superbes avenues,
Où nos Palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance;
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, et du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés,
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats, (1)
Les malheureux mortels avançaient leurs trépas,
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables;
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, et la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encor, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abymes ouverts,
De noirs torrens de souffre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir.
C'est par là qu'à son Trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes,

---

(1) *Jadis avec moins d'art.....* etc.

Je trouve ce morceau très-bien fait, j'aime surtout les descriptions de la bombe et des mines.

L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide,
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats plaint son maître et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inacessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés, de fascines, de morts.
Sur ces morts entassés, ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brêche ils s'élancent (z)

---

(1) *D'un* cours *précipité sur la brêche ils s'élancent.*

On ne dit pas s'élancer *d'un cours* précipité, on dit le *cours* des astres, le *cours* d'un fleuve, le *cours* des temps, le *cours* des affaires, etc... mais jamais on n'a dit le *cours* d'un homme ni d'une armée ; c'est ici un véritable galimatias.

Armé

Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte ; il a déjà de ses mains triomphantes
Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur Roi.
Ils cédaient ; mais Mayenne à l'instant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la
terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, et qui fuit ses ri-
vages.

L

Jamais le Roi, jamais son illustre Rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même-temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant dès Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie;
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, et dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,

De quel Héros enfin prites-vous la querelle ?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ;
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex et son Rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage ;
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage.
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts ; ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque temps son choc impétueux,
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, et l'épouvante ;
Déracine en passant, ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes ;
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,

Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effrené la valeur tourne en rage, (1)
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte,
Il franchit les fauxbours, il s'avance à la porte ;
Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendait vers Bourbon sur les aîles des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles :
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur :
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur,
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,

---

(1) *Du soldat effrené la valeur* tourne *en rage.*

M. de Voltaire a mis *tourne* pour *se tourne.* Le verbe est ici réciproque, et non pas neutre ni actif... c'étoit encore un vers à *reforger*. Selon le précepte d'Horace

. . . . *Delere jubebat*,
Et malè tornatos incudi reddere versus.

(Hor. art poët.)

De cent Rois tes aieux l'immortel héritage, (1)
Ravager ton pays, mes temples, tes tresors,
Egorger tes sujets, et régner sur des morts.
Arréte... A ces accens plus fort que le tonnerre
Le soldat s'épouvante il embrasse la terre,
Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde:
O fatal habitant de l'invisible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je suis cet heureux Roi que la France révère,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattait comme toi :
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime.
Dieu sur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris : ô mon fils tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence et non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie.

---

(1) *De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage.*

Ce que nous avons dit de l'hiperbole dans la note 9e. du premier chant, où M. de Voltaire fait tuer aux Anglois plus de rois qu'ils n'en ont eu, peut s'appliquer ici aux cent rois qu'il crée dans la troisième race.

Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie ;
La paix a dans son cœur étouffé son courroux ;
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée ;
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée :
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers et Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir sur le Roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager,
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille :
Français, s'écria-t-il, et toi fatale Ville,
Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors ainsi que l'astre auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brillante carrière,
Au bord de l'horison brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous
Loin des murs de Paris, le Héros se retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincennes, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !

Vincennes tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres, ces grands qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, oprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres, (1)
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vu l'œil du jour.

---

(1) *Bientôt* de l'Occident où se forment *les ombres*,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres.

Voiçi bien plus que du galimatias, c'est une idée absolument fausse et contradictoire; car il n'y a pas un enfant qui ne voie que, sur le soir, c'est à l'*Orient* que se forment les ombres, et que c'est là que commence la nuit, tandis que l'*Occident* est encore éclairé par les lueurs du crépuscule.

Cette bévue est risible, et l'on peut en conclure, ainsi que des autres fautes que j'ai relevées plus haut, que M. de Voltaire, à le considérer comme simple littérateur, est encore bien loin de mériter sa réputation.

FIN DU SIXIEME CHANT.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Saint Louis *transporte Henri IV en esprit au Ciel et aux Enfers, et lui fait voir dans le palais des Destins, sa postérité, et les Grands-Hommes que la France doit produire.*

Du Dieu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'il endure;
L'autre anime nos cœurs enflamme nos désirs;
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs.
Mais aux mortels chéris, à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidele joie;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui,

Elle est inébranlable et pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle :
Approchez vers mon fils, venez couple fidele.
Le sommeil l'entendit de ses antres secrets ;
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
Les songes fortunés, enfans de l'espérance ;
Voltigent vers le Prince, et couvrent ce Héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son Diadême,
Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même ;
Règne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils,
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire,
Des présens de Louis le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenser bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au sein de Dieu-même, et remplis tes destins.

L'un et l'autre à ces mots dans un char de lumière,
Des cieux en un moment traversent la carrière,
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, et diviser les airs :
Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui, dérobant aux yeux le maître d'Elisée,
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière,
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse;
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui;
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des Soleils sans nombre, et des Mondes sans fin;
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.

C'est là que le Héros suit son céleste guide,
C'est là que sont formés tous ces esprits divers,

Qui remplissent les corps, et peuplent l'Univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert et qu'on ignore. (1)

---

(1) *C'est cet Etre infini qu'on sert et qu'on* ignore.

J'observerai à M. de Voltaire, que si on *ignoroit* Dieu, il seroit impossible de le servir, puisque ce que nous ignorons est pour nous comme s'il n'existoit pas. M. de Voltaire s'est donc ici servi d'une expression très-impropre et qui lui a fait dire une absurdité. On sent bien qu'il a voulu dire que Dieu ne peut être compris, c'est-à-dire, défini, par l'esprit humain, parce qu'une intelligence créée ne peut embrasser l'infinie; et que, pour me servir des expressions d'un poëte moderne :

Loin de rien décider sur cet être suprême
Gardons en l'adorant un silence profond;
Le mistère est immense et l'esprit s'y confond.
Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

et M. de Voltaire lui-même, sans sortir de ce même chant, ne dit-il pas :

A ta foible raison garde toi de te rendre.
Dieu t'a fait pour *l'aimer* et non pour le *comprendre*.

Or, comment l'aimer si on l'*ignore* ? Quel nom donner à ce cahos de raisonnemens qui se heurtent sans cesse et se renversent les uns les autres ? ne démontre-t-il pas que M. de

Sous des noms différens le monde entier l'adore;
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance(1)

Voltaire ne se rappelle pas ce qu'il a écrit, qu'il ne réfléchit point sur ce qu'il va écrire, et qu'il dit au hasard tout ce qui lui vient à l'esprit ?

(1) *Ces portraits insensés que l'humaine ignorance*
Fait avec piété de sa sagesse immense.

Premiérement il faut faire abstraction des sublimes notions que la sainte Ecriture nous donne de Dieu et de ses attributs. M. de Voltaire semble vouloir lui-même faire cette abstraction, en ne parlant que de l'*humaine ignorance*, mais examinons s'il dit vrai, et si les hommes guidés par la seule raison, n'ont jamais fait de Dieu que des *portraits insensés*.

C'est une vérité démontrée par les écrits des anciens philosophes, que ceux qui ont parlé de la *sagesse* de Dieu, n'en ont jamais fait de portraits insensés. M. de Voltaire seroit bien embarrassé s'il lui falloit prouver son assertion. Il prouveroit aisément, et tout le monde le sait, qu'on a eu la folie d'attribuer la divinité à des êtres ou vicieux ou ridicules; c'étoit l'erreur du peuple alimentée peut-être, par l'intérêt des prêtres et la politique des gouvernemens. --- mais toutes les fois que les vrais sages et les *vrais* philosophes ont parlé de la sagesse de Dieu, de sa providence, de sa justice, de sa bonté;

Fait

Fait avec piété de sa sagesse immense.
La mort auprès de lui, fille affreuse du temps,
De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encor aveugles sectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiègent les glaçons des mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,

---

ils en ont parlé d'une manière sublime, et l'accord admirable de leurs idées sur cette matière, suffiroit seul pour démontrer à un esprit juste; qu'il existe dans l'ame humaine, je ne dis pas une connoissance absolue de son auteur, mais une notion suffisante que Dieu y a gravée lui-même pour amener à soi et s'attacher sa créature.

J'ai du regret de ne pouvoir dans une note, développer et prouver cette vérité; car je n'aurois besoin ni de la sainte Ecriture, ni des Pères de l'Eglise, ni des Docteurs ou des Théologiens, et sans sortir du paganisme, je montrerois à M. de Voltaire que la sagesse de Dieu et ses principaux attribus ont toujours été connus, et révérés par la saine partie des hommes, et qu'il falloit attendre le monstre du philosophisme pour voir attaquer et tâcher de saper ces bases éternelles du bonheur des sociétés et des individus.

De l'erreur invincible innombrables sujets. (1)
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,

---

(1) De l'erreur invincible *innombrables sujets*, etc. etc. etc.

Ici commence une chaîne d'erreurs qui se prolonge jusqu'à la fin du chant, et cette note suffira pour les relever toutes.

M. de Voltaire a déjà jeté en passant le principe de ces erreurs lorsqu'il dit, dès le premier chant :

Hélas un Dieu si bon qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avoit voulu l'être

J'ai fait une note sur ces deux vers, mais comme il leur donne ici de très-grands développemens, je ne crois pas hors de propos d'en donner moi-même à ce que j'ai dit, quand je devrois me répéter.

Le petit nombre de philosophes modernes qui a eu la complaisance de convenir qu'il existe un Dieu, en a fait un être passif, indifférent, et ridiculement inactif. Sous prétexte de sa bonté, on lui fait tout souffrir. Le vice et la vertu sont près de lui à peu près sur la même ligne. L'homme ne fait que ce qu'une fatalité qu'il ne peut surmonter le contraint de faire, et par conséquent il ne sauroit être puni, du moins avec justice, quels que soient ses égaremens. --- Ce joli système, très-prolixement développé dans plusieurs ouvrages modernes, M. de Voltaire le développe ici avec un peu de patelinage, il est vrai, mais avec une intention très-marquée. Ecoutons-le.

A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète,
Le Bonze avec des yeux sombres et pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourmens.

Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé les yeux
Aux clartés que *lui même* il plaça si loin d'eux?

Non certainement, M. de Voltaire, si c'est Dieu qui *lui même* a placé la vérité loin de sa créature, il ne la punira pas de l'avoir ignorée. Mais il reste à savoir si c'est ainsi que Dieu en a agi, et vous-même vous convenez du contraire lorsque vous ajoutez que :

Partout il nous instruit, partout il parle à *nous*
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature

Si Dieu ne vous a point fait connoître d'autre loi que celle-là, suivez-la, M. de Voltaire, et vous serez sauvé. . . .

Mais comme si vous étiez faché d'avoir avoué cette vérité, vous vous hâtez de nous dire, en parlant de la loi naturelle, qu'elle est

Seule à jamais la même et *seule* toujours pure.

Oui sans doute elle est constante et toujours pure puisqu'elle est tracée par Dieu même; mais par ce mot de *seule* que vous affectez de répéter, ne voudriez-vous pas donner une petite atteinte au christianisme, et favoriser le dogme de votre *confrérie* qui est, qu'il faut suivre en tout et ne suivre que la nature? Voilà ce qu'il est permis de soupçonner dans le recteur de la confrérie. Cependant vous voulez bien rendre une espèce d'hommage au christianisme, en con-

Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence,
Attendent en tremblant l'éternelle sentence,

---

venant que, quoiqu'inconnu, il est néanmoins pratiqué dès qu'on suit la loi naturelle.

Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

J'avoue que cet aveu me paroît bien remarquable dans votre bouche. Mais poursuivons.

Etes vous dans ces lieux faibles et tendres cœurs
. . . .
. . . .
Par des tourmens affreux éternels comme lui.

Oh l'importante tirade pour le philosophisme ! qu'elle est douce, qu'elle est rassurante ! et le moyen après cela que les *foibles et tendres cœurs* se contraignent, et qu'ils se laissent arrêter par ces lois vaines et futiles qu'on oppose tyranniquement à leurs goûts, pour mettre, soi-disant, en sûreté, la pureté des mœurs, l'honnêteté publique, l'honneur des familles, et la santé elle-même des *foibles et tendres cœurs* ?

Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour

Que d'être puni pour des fautes si agréables ? et tout n'auroit-il pas été bien mieux arrangé, si :

. . . . Ce grand Dieu si sévère
A l'homme hélas trop libre avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobeir ?

Mais on peut être tranquille, certainement, ce Dieu que vous faites ici *si sevère*, et que plus haut vous faisiez *si bon*, ne punira pas les *foibles et tendres cœurs*, c'est saint Louis qui les en assure. . . . . . Je m'arrête, et je crois inutile

Dieu qui voit à la fois, entend et connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les
absout.

---

de faire remarquer l'impie absurdité de cette morale. Dieu ne défend point les plaisirs, il nous ordonne seulement de les légitimer, et il n'est pas un homme de bon sens qui ne sente que, de cette loi, dépend tout l'ordre social. Certainement on ne sauroit croire que :

. . . . Ce juste Dieu créateur des humains
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains,
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses
Prodigue dans ses dons, il borne ses vengeances.

Mais il faut qu'on suive ses lois, et ces lois comme nous l'avons observé, loin d'être tyranniques, sont au contraire celles que les hommes eux-mêmes eussent dû établir, s'ils n'avoient consulté que leur propre intérêt.

Dans la suite de ce chant, M. de Voltaire revient encore sur cette liberté de l'homme. --- Mais par une suite de disparates il nous la représente comme une *liberté esclave*, or qu'est-ce qu'une liberté esclave ? il nous la peint enchaînées par *d'invisibles nœuds* .... sous un *joug inconnu* que rien ne peut briser, etc. Que devient donc la liberté, et que comprendre à ce galimatias ?

Mais je termine ces réflexions, déjà trop longues pour cette note, quoique trop courtes pour l'importance de leur objet, et je finis par quelques mots de Ciceron qui me semblent venir à propos. Il ne faut pas oublier que c'est un payen qui parle.

Henri n'approcha point vers le trône invisible,

« La loi, dit-il, qui nous porte à faire le » bien, et qui nous détourne du mal, est plus » ancienne que les peuples et les cités ; elle » est aussi ancienne que Dieu, qui conser- » ve et qui gouverne le ciel et la terre. Et » comme cet Esprit divin ne peut exister sans » raison, cette raison divine elle-même ne » pouvoit pas exister sans fixer les limites du » bien et du mal. (*De legibus* II. 4.)

« La droite raison est une véritable loi qui » s'*accorde* avec la nature ; elle existe dans tous; » elle est constante, elle est éternelle, elle or- » donne ce qu'on doit faire, elle défend le cri- » me, et ses ordres ou ses défenses ne sont point » sans effet pour les gens de bien, comme aussi » ils ne peuvent déterminer les méchans .... » Il n'est permis ni de lui substituer une autre » loi, ni de déroger à la sienne : le sénat ni le » peuple ne sauroient l'abroger.... Elle ne se- » ra pas différente à Rome de ce qu'elle est à » Athènes ; telle est aujourd'hui, telle elle se- » ra dans la suite, et une même loi, éternelle, » immortelle, s'étendra dans tous les temps et » sur tous les peuples, et Dieu dominateur de » l'Univers, sera le seul maître qui nous en ins- » truira. C'est lui qui en est l'auteur et l'interprè- » te, c'est lui qui l'a portée. Celui qui refusera » de s'y soumettre se fuira lui-même, il mépri- » sera sa propre nature, et par ce seul fait, il » en sera très-rigousement puni, quand même » il lui seroit possible d'échapper aux autres » supplices.

(Fragm. Lib. III. *de Rep.*)

D'où part à chaque instant ce jugement terrible;
Où Dieu prononce à tous ses Arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la Justice suprême;
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
» Pourrait-il les juger tel qu'un injuste Maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?
» Non Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous,
» Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous,
» Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
» Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
» Sur cette loi sans doute, il juge les Payens,
» Et si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.
Tandis que du Héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrete vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit;
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le chœur des immortels se tut pour écouter
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre.

Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur,
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire :
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique cahos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chef-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible et des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort et la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée, et quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entrouvrent sous mes pas !
O mon Fils ! vous voyez les portes de l'abîme,
Creusé par la Justice, habité par le crime;
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.
Là gît la sombre envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît et s'admire,
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces Tyrans effrenés,
A l'aspect de Henri paraissent consternés.
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie :
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?
Le Héros au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je vois ?
L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi,
Mon père ! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints Autels,
Que la Ligue l'invoque, et que Rome le loue,
Ici dans les tourmens l'enfer le désavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus sevères Lois
Poursuivent en ces lieux les Princes et les Rois.

Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères ;
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase :
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres ;
Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs, et couchés sur les fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ;

Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous mortels bienfaisans ; vous amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse :
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah, s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère ;
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sevère,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir !
Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses ;
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans ;
Mais ici c'est un père, il punit ses enfans.
Il adoncit les traits de sa main vengeresse ;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.
Il dit ; et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.

Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue,
Sent couler dans son ame une joie inconnue,
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire,
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent,
Ils desirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur,
Là régnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;
Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages ;
Là sur un Trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères,
Le sage Louis douze au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cédre, et leur donne des Lois.
Ce Roi qu'à nos aïeux donna le Ciel propice,
Sur son Trône avec lui fit asseoir la Justice ;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'amboise est à ses pieds, ce Ministre fidèle,
Qui

Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle ;
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours ! ô mœurs, ô temps d'éternelle mémoire !
Le Peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables Lois chacun goûtait les fruits :
Revenez heureux temps sous un autre Louis.
Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie,
La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix,
Guesclin, le destructeur et le vengeur des Rois,
Le vertueux Bayard, et vous brave Amazone,
La honte des Anglais, et le soutien du Trône.
Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère,
Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mère ;
Leur cœur simple et docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le temps, d'une aîle prompte, et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce Palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains,
Et les biens et les maux destinés aux humains.

Sur un Autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs ;
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes Lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent au destin pense donner des Lois.
Mon cher Fils, dit Louis, c'est de là que la Grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens fortunés dont Dieu seul est le maître :
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?

Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un
jour :
Des siècles à venir ces vivantes images
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les
âges.
Tous les jours des humains comptés avant les
temps,
Aux yeux de l'éternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance;
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune et leur
mort.

Aprochons-nous, le Ciel te permet de con-
naître
Les Rois et les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils,
Il soutiendra long-temps la gloire de nos Lys,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni son fils, ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs de Lys
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la
chaine,
Tous deux sont revêtus de la Pourpre Romaine,
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trom-
pez pas,

Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre :
Du Prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre :
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi :
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami :
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés :
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi, dans le second rang le premier des humains :
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger,
Semblable à ce Héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.

Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux,
Est aux pieds de ce Roi, qui les fait trembler tous!
Quels honneurs ! quels respects ! jamais Roi dans la France,
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance :

Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès; mais ferme en ses traverses:
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amène les beaux Arts!
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards:
Les Muses à jamais y fixent leur empire,
La *toile* est animée, et le marbre respire.
Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'Univers, et lisent dans les Cieux,
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi fille du Ciel, toi puissante harmonie,
Art charmant qui polit la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes:
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de Héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.

N 3

A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son Maître;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage et du moins son égal.
Catinat réunit par un rare assemblage
Les talens du guerrier, et les vertus du sage.
Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars.
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune Prince, en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole sans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône, étant près d'y monter.
O mon fils des Français vous voyez le plus juste,
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains!
Hélas que n'eût point fait cette ame vertueuse?
La France sous son règne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance et la paix;

Mon fils il eût compté ses jours par ses bienfaits,
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les français vont répandre de larmes
Quand sous la même tombe ils verront réunis,
Et l'Epoux et la femme et la mère et le fils.
Un faible rejetton sort entre les ruines,
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître :
Qu'il sache qu'il est homme en voyant qu'il est maître ;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux;
Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
France reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière ;
Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes.
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle et t'ouvre ses trésors.

Maintiens l'ordre et la paix sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire :
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
Un Héros que de loin poursuit la calomnie ;
Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du sein des voluptés,
Par des ressorts nouveaux sa politique habile,
Tient l'Europe en suspens, divisée et tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans,
Né pour tous les emplois, il a tous les talens :
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître,
Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs,
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière,
De l'aigle des germains brisait la tête altière.
O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau,
Adorons du Très-haut la sagesse cachée,
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois :
C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis ce premier mouvement :
Craignez encor, craignez ce grand événement.

Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un maître :
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O Roi nés de mon sang ! ô Philippe, ô mes fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
Du temple des Destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.
L'aurore cependant au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le Palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres ;
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiraient le respect et la crainte ;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi, quand le Vengeur des Peuples d'Israël,
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

FIN DU SEPTIEME CHANT.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne et des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué. Valeur et Clémence de Henri le Grand.

DEs Etats dans Paris la confuse assemblée,
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé par leurs Décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce Lieutenant sans chef, ce Roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir au Conseil il appelle

Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle ;
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, et Saint-Paul et Brissac:
Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats :
Mais ces mêmes combats, leur sang, et leurs blessures
Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie.
Entassant des rochers, et menaçant les Cieux,
Yvre du fol espoir de détrôner les Dieux.
La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir,
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles ;
Il court, il voit de loin les lances Espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours
Demandé si long-temps, et différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.

Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance:
Le secours paraissait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnais, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie;
Ils bénissent les chefs que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie:
Son père qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut sur l'échaffaud pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtisan lâche et Guerrier téméraire,
Baisa long-temps la main qui fit périr son père,
Servit par politique aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelles, et secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutelaire au secours de Mayenne,
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à son tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace;
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'Etat!
Près des bords de l'Iton, et des rives de l'Eure.
Est

Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore et les Zéphirs embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les Bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
Protégés par le Ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux :
La désolation par-tout marche avant eux ;
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes :
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs.
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,

Appelle les dangers, et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de sa gloire, et ceints de ses lauriers.
D'Aumont, qui sous cinq Rois avait porté les armes;
Biron dont le seul nom répandait les alarmes;
Et son fils jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux.
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, et que la Ligue estime.
Turenne qui depuis, de la jeune Bouillon,
Mérita dans Sédan, la puissance et le nom:
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'énorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincellait des feux les plus brillans,
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et précieux, dont sa fière Maîtresse
Honora son courage, où plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
L'Amour de votre Reine, et le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille, et Clermont, et Feuquières,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières.
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,

Et rangés près du Roi lisaient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu, (1)
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crut point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame, en effet ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens:
Ce Héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
Il s'exerte; il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,

---

(1) *Mayenne en ce moment*, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu, etc.

Si telle étoit en cet instant la situation de Mayenne, pourquoi, quelques momens aprés, et lorsque sa situation est beaucoup plus désespérée, M. de Voltaire nous présente-t-il le même homme?

. . . . Incapable d'effroi,
Affligé mais *tranquille*, et *maître encore de soi?*

Et remarquez que ce héros prend la fuite un instant après.

Au bruit de la trompette animant son courage ;
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe.
Tel paraissait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire :
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil,
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil !

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence :
» Vous êtes nés français, et je suis votre Roi,
» Voilà nos ennemis, marchez et suivez-moi ;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même-temps
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.

La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.
Au mousquet réuni le sanglant coutelas (1)
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, et la flamme, et le fer.
On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire:
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, et se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein

---

(1) *Au mousquet réuni le sanglant coutelas.*

Voltaire parle ici de la bayonnette qui ne fut inventée que long-temps après cette époque; c'est ce qu'on appelle un *métachronisme*. On le lui a plusieurs fois reproché, et si je l'ai relevé (quoiqu'à dire le vrai il n'en vaille guère la peine,) ce n'a été que pour faire toujours plus remarquer l'inexactitude de notre Auteur.

Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie :
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
De la terre et des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des Cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs, (1)
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin,
Au chef des légions il les porte soudain.
L'officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps,
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte :
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son Roi seulement son ame est occupée;
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;

---

(1) *Environnés des vents, des foudres, des éclairs,*
D'un front inaltérable ébranlant l'univers, etc.

Je ne trouve rien de plus noble que cette image de la grandeur, de la puissance et de la majesté des intelligences célestes.

Et son rare courage ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomptée,
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle :
Un seul Guerrier s'oppose à ses coups menaçans;
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
Qui dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amours, il sortait de leurs bras:
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel,
En détestant la Ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant d'un casque précieux,
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly, dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;

Tous deux, sur l'herbe unie et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs
flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents.
De leur mélange affreux les éclairs réjaillissent,
La foudre en est formée, et les mortels frémissent:
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces Guerriers malheureux cherchent une autre
mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimetèrre :
La Discorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante était à ses côtés :
Malheureux, supendez vos coups précipités :
Mais un destin funeste enflamme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un pas-
sage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait, brille et vole en éclats.
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle,
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,

Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque, auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage, ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse : hélas! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes :
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur,
Il déteste à jamais sa coupable victoire,
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même, au milieu des deserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde;
Sa voix faisait redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du Héros expirant, la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords;
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
La regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable;
Des fureurs de ces temps exemple lamentable;
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères.
Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
Vous fuir? vous Compagnons de Mayenne et de Guise?
Vous qui devez venger Paris, Rome et l'Eglise! (1)

---

(1) *Vous qui devez venger Paris*, Rome *et* l'Eglise, etc.

Sans ces deux mots, et un troisième qui porte sur le Vatican et qu'on remarquera sans que je le relève; le 8e chant étoit exempt d'impiétés et de sarcasmes; et ce n'eût pas été un petit phénomène; car de près ou de loin, il faut toujours que M. de Voltaire attaque l'Eglise ou les Prêtres.

Il s'agissoit donc, selon lui, de venger *Rome* et l'*Eglise*. Si par Rome il entend *la cour de Rome* considérée sous ses seuls rapports politiques, nous serons d'accord avec lui; nous penserons même qu'elle devoit être piquée, humiliée du peu de succès de ses intrigues, et dési-

Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.
Aussitôt, secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces Bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards;
La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron soutient en vain d'un courage intrépide
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabere expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Fenquière,
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière:
Percé de coups lui-même, il est prêt de périr...

---

rer de se venger. Nous sommes déjà convenus que les intérêts temporels lui ont fait faire bien des sottises, et nous conviendrons que parmi ces sottises on peut compter les efforts qu'elle fit pour contrecarrer Henri IV, quoiqu'à dire le vrai on doive un peu se méfier de la partialité de quelques historiens qui ont souvent exagéré ses démarches et envenimé ses intentions.

Mais que fait là l'Eglise ? et de quel droit voudra-t-on l'impliquer dans ces manœuvres criminelles ? étoient-elles dans ses principes ? et si, en fomentant les troubles, des ministres brouillons n'ont fait que l'affliger et lui désobéir, M. de Voltaire n'a-t-il pas dit un étrange mensonge en prétendant qu'il falloit la *venger*; lorsqu'au contraire il falloit la féliciter des mauvais succès de ces brigues si opposées à son esprit ?

C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir;
Un trépas si fameux, une chûte si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en maître sevère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames, (1)

---

(1) *Amitié, don du Ciel............*
Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas, etc.

Je laisserois passer ces vers, comme tant d'autres que je me suis dispensé de relever, si le sens qu'ils présentent ne tenoit pas au grand système philosophique dont le but principal est d'avilir, et de détruire ensuite, les trônes et les autels.

M. de Voltaire généralisant ses idées et s'appuyant sur ses grands mots, représente les Rois comme d'*illustres ingrats* qui ne connoissent pas l'amitié dont, sans doute, il les croit indignes. Il convient cependant que son héros l'a connue, et il faudra bien qu'il convienne que les Rois vertueux, s'ils ne l'ont pas connue, au moins auroient dû la connoître. Cependant il est vrai de dire, que les meilleurs Princes eux-mêmes ont été très-souvent assez malheureux pour n'avoir point de vrais amis, mais faut-il pour cela

Amitié

Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas :
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.

---

les appeler ingrats ? et cette ingratitude que M. de Voltaire reproche avec raison à la cour, doit-on en accuser le Prince qui est le dispensateur des grâces, ou les sujets auxquels il les dispense ?

Un Prince peut, j'en conviens, ne pas faire attention aux services qu'on lui rend. C'est un grand mal. Mais il résulte plutôt d'un défaut d'attention que d'une ingratitude refléchie, et ces services méconnus seroient certainement récompensés, si, loin de les laisser apercevoir au Monarque, la jalousie des courtisans ne les étouffoit pas ou ne les atténuoit pas.

C'est donc sur les courtisans, et sur tout ce qui obsède le prince que doit tomber l'épithète d'ingrats. Au milieu de cette espèce de gens, le Prince est comme une place assiégée. Ce que chacun des assiégeans obtient, il se regarde comme une proie dont il ne doit la possession qu'à sa propre valeur, c'est-à-dire, à la prudence de sa conduite, à la science de ses manœuvres, à la finesse de ses ruses, et dont il n'a nulle obligation à l'ennemi.

Mais qu'avons-nous besoin d'aller chercher les courtisans, tandis que M. de Voltaire, à la tête de *sa confrérie*, veut bien nous fournir la réponse ? car qui doit-on appeler ingrats ou des Rois qui ont eu la bonté (il faudroit dire la sottise) d'accueillir, d'honorer et de combler de leurs bienfaits le Recteur et ses chers confrè-

Biron qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie,
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie :
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidèle.
Un bruit affreux s'entend La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros sur lui seul il s'élance;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis nourris pour les combats,

---

res, ou de ceux-ci, qui, dans leurs discours et leurs lettres se moquoient d'eux, et s'en servoient pour propager une doctrine qui devoit renverser les trônes ?

Et voilà comment tous les Rois, bons ou mauvais, seront toujours assez malheureux pour n'avoir, du moins auprès d'eux, qu'un très-petit nombre d'amis, et souvent même point du tout; mais il ne faut pas ajouter à ce malheur, déjà si grand, l'accusation méchante autant qu'injuste, de se l'être tous attiré.

Fiers esclaves de l'homme et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent;
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent,
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents, et repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous, Mânes sanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon esprit, et parlez par ma voix!
Il voit voler vers lui sa Noblessse fidèle,
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.
Long-temps cet étranger, trompé par son courage.
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage,
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire:

Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des Destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre,
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui.
Que la nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
Le Roi qu'il a blessé, voit son peril sans trouble;
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite,
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain,
Le fer étincellant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière,
Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée.
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée,
Les Chefs sont effrayés, les Soldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré la fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle ;
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la Fortune et les Cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne
Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur.

Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un et l'autre aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant, ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter,
Semblable au fier Lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent;
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment:
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.

Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi,
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne:
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur a cessé le carnage:
Maitre de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang:
C'est un Dieu bienfaisant qui, laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête, et console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,

Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.
Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroit dans sa course, et d'une aile légère,
Plus prompte que le temps vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre, et remplit l'univers :
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte, ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité,
De sa brillante voix trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'alégresse :
Madrid frémit d'effroi, de honte et de tristesse.
O malheureux Paris ! infidèles Ligueurs !
O Citoyens trompés, et vous, Prêtres trompeurs,
De quels cris douloureux vos temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir, et maître de Paris,
Sa politique habile au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer ;
En cachant sa disgrace il croit la réparer.
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle,

Mais malgré tant de soins la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les cœurs.

La Discorde en frémit, et redoublant sa rage,
Non je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir,
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui.
Elle dit; et soudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'amour.

FIN DU HUITIEME CHANT.

CHANT IX.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour. La Discorde implore son pouvoir pour amolir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque temps auprès de Madame D'ESTRÉE, *si célèbre sous le nom de* SA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, et le Roi retourne à son armée.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore :
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,

De sa main bienfaisante accordait aux humains :
Un éternel repos des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs ;
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs :
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, et les tendres désirs,
Plus doux, plus séduisans, encor que les plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !

Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La haine et le courroux, repandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la guerre,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'Univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes.
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La Discorde soudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, et les yeux enflammés:
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles,
Pour

Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! si de la discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure :
Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui, marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encor une victoire, et mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, et vaincre, et pardonner.
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner :
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu ;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuyant devant Auguste et te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'Empire du monde ?
Henri te reste à vaincre après tant de Guerriers;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers,
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière,

Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien,
Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien.

Ainsi parlait ce monstre, et la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi les fleurs, (1)
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées.
Il fend des vastes Cieux les voûtes azurées ;
Et précédé des jeux, des grâces, des plaisirs,
Il vole au champs Français sur l'aîle des *zéphirs*.
Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie
Le faible Ximoïs, et les champs où fut Troie ;

---

(1) L'amour qui l'écoutait *couché parmi les fleurs*,
D'un souris fier et doux *répond à ses fureurs*.

Comment se peut-il faire que cet amour que la discorde trouve, non pas dans un jardin, mais dans un *sanctuaire*, au milieu d'une *cour affreuse* et sous une *voûte sacrée*, *assis* enfin,

Sur un trône éclatant contemplant ses conquêtes :

Comment, dis-je, se peut-il faire que cet amour, sans avoir bougé de sa place, écoute la discorde et lui réponde ;

Couché parmi les fleurs ?

Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des Palais par ses mains consumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde;
Vénise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours,
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlassés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les plaisirs et les grâces
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes Guerriers à travers les guérêts,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.

L'amour sent à sa vue une joie inhumaine ;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ses torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs.
Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles,
Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs aîles ;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour,
La nature en gémit et reconnaît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte et sans guide :
L'amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres :
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne et passagère,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats,
D'une illustre mortelle avait conduit les pas ;

Dans le fond d'un Château, tranquille et solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée était son nom ; la main de la Nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante et moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître ;
Lorsque les habitans des rives de Cydnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable, (1)

---

(1) Elle entrait dans cet âge hélas! trop redoutable ;
Qui rend des passions *le joug inévitable.*

Il y a du louche dans ces dernières expressions. Si M. de Voltaire eût dit que l'âge de la jeunesse rend comme inévitables les attaques des passions, il eût dit vrai. C'est en effet à cet âge qu'elles se font le plus sentir, et qu'elles nous attaquent avec tant de violence, qu'il est bien difficile d'y résister, mais qui dit difficile, ne dit pas impossible, et c'est cette impossibilité prétendue que M. de Voltaire a voulu établir par ces mots, *le joug inévitable.*

C'est donc le combat contre les passions qui

Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.

---

est inévitable, et ce n'est pas leur joug, car dès qu'on est sous le joug on est soumis, et si le joug étoit inévitable, il seroit inutile de combattre.

Entre les modèles nombreux de continence et de chasteté que nous présente le paganisme, Scipion lui seul suffiroit pour nous prouver que sans avoir recours aux secours plus qu'humains que donne le christianisme, les forces d'une raison épurée sont elles seules suffisantes pour surmonter *ce doux penchant de la nature*, objet chéri de la complaisance et de la tolérance philosophique. Mais comment faisoient les payens pour en venir à bout, et que devons-nous faire ? --- Gardons-nous bien d'avoir la maladresse de consulter un prêtre, ce qu'il diroit seroit impraticable, et nos sages s'en moqueroient ; consultons plutôt Epictete, il nous dira :

« Voulez-vous être agréable à vous-même ? » Voulez vous l'être à Dieu ? désirez d'être « pur à vos yeux et aux siens ; et lorsqu'il vous » viendra quelque mauvaise pensée, suivez le » conseil de Platon, recourez aux expiations et » aux sacrifices des dieux qui détournent le mal. » Retirez-vous dans la société des hommes ver- » tueux. --- Si vous en agissez ainsi vous domp- » terez votre imagination, et vous n'en serez » pas entraîné. Tenez-vous sur vos gardes pour » qu'elle ne vous surprenne pas. --- Ne lui per- » mettez pas de s'exercer, ni de vous peindre

Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.

L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre;
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois,
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait en son cœur, en lui disant ces mots,
Un désir inconnu de plaire à ce Héros.

» les objets, elle s'empareroit de vous, et vous » emporteroit où bon lui sembleroit; mais substituez au plutôt une bonne pensée aux idées » déshonnêtes qu'elle vouloit vous présenter. Si » vous prenez cette habitude, vous ne tarderez » pas d'éprouver combien vous acquerrez de » courage et de forces. --- C'est un bien grand » combat, c'est un œuvre divin; il s'agit de » vous conserver l'empire, il s'agit de la paix, » de la liberté, du bonheur. Souvenez-vous de » Dieu, invoquez son secours, comme font » ceux qui, dans la tempête, invoquent Castor » et Pollux. »

(Propos d'Epictète, recueillis par Arrian, liv. III, c. XVIII.)

Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle :
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas,
Au devant du Monarque il conduisit ses pas !
L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
Parait aux yeux séduits, l'effet de la nature.
L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre son sein et ses trésors naissans :
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable;
Sa modestie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche et triste austérité,
Qui fait fuir les amours et même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les désirs,
Et de qui peut la vaincre, augmente les plaisirs.
Il fait plus ; à l'Amour tout miracle est possible,
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlassés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cet ombre une onde enchanteresse.
Les Amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.

L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent,
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'Amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'Eté fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites;
Près de lui la bergère oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle était attirée.
Elle avait à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, et l'Amour.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle,
Vers ces drapeaux vainqueurs en secret le rappelle;
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne et son ame énivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés
Se demandent leur Prince, et restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire :
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence ;
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés, (1)

---

(1) Il ne le chercha point *dans ces lieux révérés*,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés....

Après avoir fait faire une sottise à Henri IV, M. de Voltaire amène un Ange pour le relever, et, en cela, il a plus raison qu'il ne pense, car que peut l'homme égaré sans le secours du Ciel? mais pour quelle raison, au lieu de faire agir directement le messager céleste, comme il a fait agir St. Louis, lui laisse-t-il perdre son temps à chercher un agent terrestre? Pourquoi le lui fait-il chercher, non chez les catholiques que l'Ange sembloit devoir naturellement préférer, mais chez les hérétiques?

Au milieu *des* drapeaux *des* enfans *de* Calvin

À l'étude, au silence, au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay; c'était pour nous instruire,
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples payens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte des Chrétiens.
Non moins prudent ami que philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre et de plaire;
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours:
Avide de travaux, insensible aux délices,

Ne voilà-t-il pas un coup de dent bien adroitement amené contre la religion catholique? et cet Ange, qui ne songe pas même à chercher un sage dans les retraites les plus saintes et les plus austères, ne semble-t-il pas nous dire qu'il n'en existe point dans le catholicisme et que ce seroit perdre son temps que de l'y chercher?

On me dira peut-être que pour n'être pas trop prodigue du merveilleux, M. de Voltaire a trouvé plus naturel et plus simple de faire semoncer Henri IV par un de ses amis. Mais que l'Ange parle à Mornay ou à Henri IV, le merveilleux est le même, et l'on peut toujours objecter le peu de célérité du messager céleste, car pendant qu'il parle à Mornay, et que Mornay s'achemine vers son ami, le temps s'écoule et la sottise va son train.

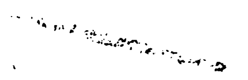
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, et son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un crystal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay, conduit par la sagesse,
Part et vole en ces lieux, où la douce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'amour à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire :
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens et remplissaient ses jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère ;
A côté de Mornay la Sagesse sevère ;
Il veut sur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur :
Mais Mornay méprisait sa colère et ses charmes,
Tous ses traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,

Sous



Sous un myrte amoureux, asyle du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes,
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans.
Ils sentaient cette ivresse et ces saisissemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire,
Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,
Les amours enfantins désarmaient ce Héros:
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.

La Discorde de loin, insulte à sa faiblesse,
Elle exprime en grondant sa barbare alégresse:
Sa fière activité ménage ces instans.
Elle court de la Ligue irriter les serpens.
Et tandis que Bourbon se repose et sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit et rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence,
Le sage en l'abordant garde un morne silence;
Mais ce silence même, et ces regards baissés,

Se font entendre au Prince, et s'expliquent assez:
Sur ce visage austère où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en est fait; et tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie.
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire.
Et bientôt vers Paris répandant la terreur.
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son Maître.
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous de la France entière auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous-même, et Roi de votre cœur:
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit: Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel, attendrit ses adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,

En condamnant ses pleurs il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
Il part : en ce moment, d'Estrée évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur et sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour qui l'aperçoit jette un cri dans les airs:
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à son Empire une Nymphe si belle,
N'efface pour jamais les charmes de ses yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras : et bientôt cette Amante
Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante,
Lui nomme son Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.
Mornay toujours sevère et toujours inflexible,
Entraînait cependant son Maître trop sensible.
La force et la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte,
Va cacher loin d'Anet sa colère et sa honte.

FIN DU NEUVIEME CHANT.

CHANT X.

ARGUMENT.

Retour du Roi à son Armée : il recommence le Siége. Combat singulier du Vicomte de Turenne, et du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiége. Le Ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

Ces momens dangereux, perdus dans la mollesse,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
Leur espoir les trompait ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendards ;
Le Héros reparut aux pieds de ses remparts,
De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'Ange de la France apaisant son courroux,

Retint son bras vainqueur, et suspendit ses coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie;
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là d'Aumale ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encor appris à nous cacher,
L'Ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher,
C'est-là qu'il faut porter une fureur heureuse;
Je connais des Français la fougue impétueuse.
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi-vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots : les Ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte et leur refus.
Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez le danger; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte,

Il s'avance : un Hérault, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire,
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraissez.
Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage.
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur ;
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Vas, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence.
Combats pour ton pays, pour ton Prince et pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand Roi ! ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux ;
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous.
Il dit : le Roi l'embrasse, et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut,
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent,
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste et de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage,
Ses flancs noirs et brûlants tout-à-coup entrouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des Enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche.
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux énivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs,
Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant du haut des Cieux ouverts,
[illegible] Ange est descendu sur le Trône des airs.
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entourré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix desirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés;
La terreur les enchaîne: un pouvoir invincible

Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son Autel teint du sang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des Dieux en son Temple apportée,
A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.
Paris, le Roi, l'Armée, et l'Enfer, et les Cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière,
Henri du champ d'honneur, leur ouvre la barrière;
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable.
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.
Leur arme est une épée; et sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descend, juge sa cause, et combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice,
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.
D'aumale répondit: j'attends tout de mon bras,
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
Tranquille au haut du Ciel il nous laisse à nous mêmes:
Le parti le plus juste est celui du vainqueur:

Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite.
L'autre d'un pas léger se détourne et l'évite :
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir :
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne est plus adroit, et moins impétueux.
Maitre de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur.
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.

Turenne qui l'observe, aperçoit sa faiblesse :
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, et de l'Enfer tous les monstres frémirent ;
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :
» De la Ligue à jamais le trône est renversé,
» Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne et le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de sa main ;
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche,
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, et ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
Cependant des Soldats, dans les murs de Paris
Repportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, et de poudre couverte,

Ces yeux où le trépas étale ses horreurs,
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots et retiennent leur plainte,
Tout se tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'élevèrent;
Les Chefs et les Soldats près du Roi s'assemblèrent,
Ils demandaient l'assaut; mais l'auguste Louis
Protecteur des Français, Protecteur de son fils,
Moderait de Henri le courage terrible.
Ainsi des élémens le moteur invisible
Contient les Aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barrière où se brisent les mers:
Il fonde les cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines.
Henri de qui le Ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner;
Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grâce:
Pouvant les emporter, il les fait investir,

Il laisse à leurs fureurs le temps du repentir.
Il crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zèle, hélas, qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse,
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur Maître, ils bravaient leur vainqueur.
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour :
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort qui marchait après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux,
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, et la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors,

Ce n'était plus ces jeux, ces festins et ces
fêtes,
Où de myrte et de rose, ils couronnaient leurs
têtes,
Où parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus van-
tés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau qui périt sans secours,
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés sur la pous-
sière,
Se disputaient encor, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nour-
riture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés pour
eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable met avança leurs trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques, (1)
Qui loin de partager les misères publiques,

---

(1) *Ces prêtres cependant, ces docteurs fanatiques,*
Qui . . . .
. . . .
Vivaient dans l'abondance *à l'ombre des autels*, etc.

On accuse les prêtres et les communautés religieuses d'avoir formé des magasins. Le fait est vrai ; mais examinons un instant si on a droit de les blâmer.

Seroit-ce d'avoir prévu et prévenu la misère d'un siége qu'on prétendroit leur faire un crime ? ce seroit bien à tort, et l'on devroit plutôt blâmer le gouvernement de ne les avoir pas imité. Jusqu'à présent les religieux ne sont donc pas coupables. -- Mais, dira-t-on, lorsqu'ils virent le peuple manquer de pain, il falloit ouvrir leurs greniers. Je conviens qu'ils eussent bien fait, et, sans prétendre discuter cette question plus épineuse qu'on ne pense, j'avouerai même si l'on veut qu'ils eurent tort de ne le pas faire, mais je me garderai de présenter leur faute avec malignité, et sous les couleurs les plus noires, tandis que la vérité simple, si elle ne les excuse pas, les rend infiniment moins odieux.

Examinons les faits.

Il s'en falloit beaucoup que la famine fût parvenue à son comble lorsqu'on visita les couvens. On pouvoit vivre encore ; les gens aisés avoient

Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des Autels,
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance :
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les Cieux.

---

du pain, les pauvres se nourrissoient d'herbages dont il y avoit, dit Mezérai, *abondance dans les jardins*. On avoit fait sortir vingt-cinq mille bouches inutiles ; on n'étoit point enfin réduit à ces horribles extrémités où c'eût été un véritable crime que de fermer des magasins, quand même il eût été possible de les dérober aux yeux attentifs et perçants d'une multitude affamée. Ce fut alors que s'effectua la visite, et que l'on chargea les couvens de donner deux fois par jour (*) à manger à ceux qui n'avoient point de pain ; laissant au reste des habitans le soin de se pourvoir ailleurs. Mais la ressource des couvens fut bientôt épuisée, et les religieux se virent réduit à la même misère que les autres citoyens.

Voilà le fait. Que l'on juge à présent si Voltaire a raison de nous représenter les couvens et les prêtres comme vivant dans l'abondance ; dans le temps même que le peuple réduit au dernier désespoir étoit contraint de se nourrir avec des os de morts.

(*) Le Journal de Pierre de l'Étoile, dit qu'on ne les obligea à donner à manger aux pauvres de leur quartier qu'une fois par jour.

Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles:
Par les Prêtres séduits par les Seize effrayés,
Soumis, presque contents, ils mouraient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.
D'un ramas d'étrangers la Ville était remplie,
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim:
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers et des monts Helvétiques;
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts:
Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère;
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse,
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur

Que, pour en découvrir, n'inventa leur fureur.
Une femme, grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire!
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle:
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras:
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié:
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante:
La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité,
Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle; c'est en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie,
Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris
Errant et malheureux pleurer sur ses débris?
Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris, du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils, sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier:
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,

Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas,
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la mère et le fils vous servent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur, à mes yeux semble vous glacer tous ?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste.
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au Ciel, et demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent,

Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent:
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des Ligueurs et de moi tu sèpares la cause :
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne à son gré immole ces victimes,
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans ;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère,
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père :
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans,
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même.
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon Diadême ;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis :
Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
« Henri de ses sujets ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit, et dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.

Les murs, en ce moment, de peuple se remplissent :
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides et tremblans,
Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes sombres
Les mages à leur gré faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les Enfers et les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la glorieuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels?
Cet ennemi de Dieu qu'on peint si plein de rage,
Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image.
C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois :
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois ;
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense,
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage.

Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'élève et retombe toujours ?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu ;
« Combattans sans courage, et Chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire,
» Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu, du haut des cieux, nous montre la couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne.
» Dans sa coupable secte il veut nous réunir ;
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parlaient ; et leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, et redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;
Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine,
Veille sur les Bourbons dont il est l'origine,

Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
Aussitôt de son cœur il chassa les alarmes,
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes,
Et la douce espérance, et l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur et durable. (1)
Dieu mit avant les temps son Trône inébranlable.

---

(1) *Au milieu des clartés d'un feu pur et durable*, etc.

Cette tirade, jusqu'au début de la prière de St. Louis, renferme de grandes beautés ; mais pourquoi faut-il que Voltaire souille toujours ses meilleures pensées de quelque impiété ? Pourquoi fait-il dire à S. Louis :

. . . . , Si tes yeux quelques fois
Honorent d'un regard *les peuples et les rois ?*

C'est-à-dire : *s'il est vrai* que quelquefois tu daignes te souvenir de tes créatures, et te mêler de ce qui les concerne ; si tu les comptes pour quelque chose, et si elles ne sont pas à tes yeux comme de vains atômes dont tu dédaignes de t'occuper . . . . . Voilà pourtant ce que le pathétique Voltaire fait prononcer à un Saint humblement prosterné aux pieds du Créateur, et qui supplie d'une *voix gémissante* : peut-on pousser le délire plus loin ?

Nous avons déjà vu, et nous avons relevé le dogme philosophique de l'insouciance de Dieu ;

Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés composent son essence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brillans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face,
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans :
Mais cette impénétrable et juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence :
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :

M. de Voltaire énonce clairement cette erreur dès le second chant, toute la différence qu'il y a, c'est que, dans cet endroit, c'est le poëte lui-même qui parle, tandis que dans celui-ci, il a l'audace, ou pour mieux dire, l'effronterie de faire insulter Dieu par un Saint.

Père de l'Univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les Rois,
Vois le peuple Français à son Prince rebelle:
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidèle.
Aveuglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur et l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A son Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage?
Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître,
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un maître;
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rends les sujets au Prince, et le Prince aux sujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer;
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlérent:
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi qui dans le ciel avoit mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

Soudain la vérité, si long-temps attendue,
Toujours

Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux ;
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
De moment en moment les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à leurs yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle, (3)

---

(3) *Henri dont le grand cœur étoit formé pour elle*, etc.

Enfin, M. de Voltaire va terminer son poëme sans dire d'impiétés ; il va rendre à la véritable Eglise l'hommage qu'il lui doit, et à l'exception de ce petit sarcasme, *les prêtres sont muets*. Tout le reste sera raisonnable. On doit lui savoir gré de cet effort et lui permettre de s'en vanter.

On lit dans plusieurs éditions une *idée de la Henriade*, où après avoir cité et loué cet hommage rendu à la religion catholique, (et où se trouve en effet un sublime passage sur le Sacrement de l'Autel) ; l'Auteur demande de l'indulgence pour les autres passages qui ne seroient pas d'une exactitude théologique aussi scrupuleuse. « Si l'on n'a pu, dit-il, s'exprimer par- » tout avec cette exactitude théologique, *le* » *lecteur raisonnable y doit suppléer*. Il y auroit » *une extrême injustice* à examiner tout l'ouvrage » comme une thèse de théologie. Ce poëme *ne* » *respire que l'amour de la religion et des lois*, on

Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle;
Il avoue, avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'homme, et confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue;
L'Eglise toujours une et toujours étendue:
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son
Dieu.

» y déteste également la rebellion et la persé-
» cution; il ne faut pas juger sur *un mot*, un li-
» vre écrit dans un tel esprit. »

Eh! plût à Dieu, M. de Voltaire, que ce fût dans l'*esprit* que vous dites que vous eussiez écrit, et que l'*amour de la religion et des lois* eût inspiré vos vers! il auroit pu vous échapper des erreurs, mais vous ne les y auriez pas glissées avec adresse, avec astuce. Vous n'auriez pas tout doucement insinué les dogmes principaux de votre *confrérie*. Vous n'auriez pas attaqué la providence divine, le libre arbitre de l'homme, et la justice de Dieu. Vous n'auriez pas mis le blasphême dans la bouche d'un Saint. Vous n'auriez pas chargé la religion des égaremens de ses ministres. Si vous aviez enfin *détesté la rebellion*, vous n'auriez pas fait les bons Rois si rares, et les Rois *ingrats* si communs; vous n'auriez pas jeté du ridicule sur l'*huile sainte et le sacre des Rois*. . . . . etc. etc. etc. et voilà, M. de Voltaire, ces *petits mots* sur lesquels vous prétendez qu'il ne faut pas vous juger, et sur l'*exactitude théologique* desquels j'ai cru *en lecteur raisonnable*, et sans commettre *une extrême injustice*, devoir faire des réflexions.

Le Christ de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus :
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est
plus.
Son cœur obéissant se soumèt, s'abandonne
A ces Mystères saints dont son esprit s'étonne.

Quant aux autres bagatelles que je me suis permis de relever, je ne l'ai fait que pour égayer la matière, quelquefois un peu sérieuse. Je vous avoue que j'ai ri de bon cœur quand je vous ai vu faire sortir de l'Occident les ombres de la nuit ; quand j'ai vu que l'amour *assis* dessus son trône, pour écouter une harangue, y répondoit *couché parmi des fleurs*. Voilà du neuf. --- Mais quand vous placez vos héros dans des situations contradictoires ; quand vous avez la bonté de réfuter vous-même (sans y penser) ce que vous venez d'avancer, je vous avoue que je m'amuse infiniment, et que j'admire la prodigieuse pétulance de votre imagination poëtique.

Pour ce qui est des fautes de style, je conviendrai qu'elles sont rares, il s'en rencontre cependant, mais nous devons les excuser, et sans être aussi implacable que Freron et Clement, nous devons convenir qu'il est bien difficile que les élans de son génie n'emportent quelquefois un auteur à quelques pas de sa grammaire. J'aurois même pu me passer de cette vaine critique, d'autant plus que je l'avois promis dans mes réflexions préliminaires. Quoiqu'il en soit, M. de Voltaire, soyez persuadé que je suis loin de vous trouver aussi petit que MM.

Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits;
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix :
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.

Freron et Clément, etc. ont voulu vous représenter, mais il s'en faut beaucoup aussi que je vous trouve aussi sublime, aussi savant, aussi universel que vous ont cru (ou fait semblant de croire) vos *confrères* les philosophes.

Sans croire comme le grand Frédéric que vous soyez le prince de la poësie françoise; sans croire que vous égaliez les poëtes immortels qui vous ont précédé, j'ai reconnu que vous faisiez de très-bons vers, que vous preniez par fois un véritable essor; et j'ai pensé que vous eussiez été plus loin si l'on ne vous eût trop loué; et que vous-même, trop avide de renommée, vous ne vous fussiez pas pressé de publier vos poësies sans les avoir très-long-temps corrigées; mais, comme disoit un ancien;

.... *Pulchrum est digito monstrari et dicier hic est!*

« Il est si beau d'être montré au doigt, et » d'entendre dire : le voilà! »

Il ne faut pas être surpris qu'un tel encens fasse tourner la tête. Malgré cela je rends justice à vos talens, je ne suis point votre ennemi, je n'en veux point à votre renommée, je n'en veux qu'à votre morale et mon unique but est de prémunir la jeunesse contre vos dogmes empoisonnés.

Les Ligueurs éperdus, et mettant bas les armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs
larmes;
Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai Roi, son vainqueur et son père.

J'ai voulu vous faire connoître, afin qu'évitant vos filets, les jeunes gens, dupes de vos sophismes, ne se fissent plus un honneur de ne rien croire et ne rien respecter.

Vous ne m'accuserez pas d'avoir cité ces écrivains aussi purs que profonds que vous cherchez à ridiculiser, les Augustin, les Jérôme, les Chrisostome, etc. Tous ceux enfin dont les Ouvrages immortels, vous laisseront toujours, quoiqu'en disent vos partisans, beaucoup au-dessous d'eux; les payens m'ont suffi. J'ai évité de citer l'Evangile, je n'ai pas eu besoin de cette arme divine pour vous combattre, ni de ces astres éclatans pour illuminer vos ténèbres, le seul flambeau de la raison, même d'une raison payenne, est plus que suffisant; et si je veux, pour terminer ces notes, prêcher à la jeunesse l'amour, le culte et la reconnoissance qu'elle doit à son Créateur, je me contenterai de lui dire avec Epictète:

« Si nous étions sensés, que faudroit-il faire » autre chose, et le jour et la nuit, que louer » Dieu, l'exalter et le remercier? Ne devrions-» nous pas, en labourant la terre, en man-» geant, en buvant, chanter les louanges de » Dieu? Ce Dieu est grand, qui nous a donné

Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit:
Et soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

FIN.

» les moyens de cultiver la terre, de nous nourrir, de croître sans nous en apercevoir, et de respirer en dormant. Voilà ce que nous devrions dire à tout ce qui se présente. Nous devrions le remercier par un Cantique divin, de ce qu'il a mis dans notre ame la faculté de comprendre et de raisonner. Hé quoi! quand la plupart des hommes sont dans l'aveuglement, ne devroit-il pas se trouver quelqu'un qui remplît ce devoir, et qui rendît à Dieu, au nom de tous, la louange qui lui est due? Si j'étois rossignol, j'agirois comme un rossignol, si j'étois cygne, je ferois ce que fait le cygne; mais je suis doué de raison, je dois donc louer Dieu; c'est mon devoir, c'est ma fonction, aussi le fais-je; je ne m'en abstiendrai jamais, et je vous invite à chanter comme moi les louanges de Dieu. »

(Propos d'Epictète, recueillis par Arrian. Liv. I.)

Fin des Notes.

PRÉCIS
HISTORIQUE

Des événemens qui ont servi de fondement au Poëme de la Henriade.

« On se plaint quelquefois de la disette des
» grands hommes, a dit le président Hé-
» nault; (1) et on regrette les siècles qui en
» ont produit plusieurs à la fois. C'est en
» effet un beau spectacle dans l'histoire, que
» de voir des événemens singuliers préparés
» par des esprits supérieurs, et soutenus par
» des courages héroïques : mais les peuples en
» sont-ils plus heureux? je crois bien que
» des grands hommes réunis sous une autorité
» légitime, et dont les talens ne sont em-
» ployés qu'au bien de l'état, peuvent et
» doivent produire de grandes choses; mais
» comme ces circonstances se trouvent rare-

(1) Abregé chronologique de l'histoire de France. Règne de François II.

» ment ensemble, il n'y a pas de plus grand » malheur pour les états que ce concours » de personnages illustres et puissans, qui, » prétendant tous à l'autorité, commencent » par la diviser, et finissent par l'anéantir. »

Le savant et judicieux écrivain développant ensuite les événemens avec cette clarté et cette rapidité de style qui le caractérisent, nous montre la vérité de ce qu'il vient d'avancer, et place sous le règne de François II la source de tous les maux qui désolèrent la France sous ceux de Charles IX et de Henri III.

Les Guises également remarquables par leur courage, leurs talens et leur ambition, avoient été comblés d'honneurs et admis au gouvernement dès le règne de Henri II. Ils abusèrent de leur faveur, et leurs prétentions excessives firent naître entr'eux et les Princes du sang une rivalité, qui amena tous les malheurs.

François Duc de Guise et le Cardinal de Lorraine, oncles du Roi, tenoient les rênes du gouvernement. Les grands vassaux se divisèrent, et l'on vit s'élever deux partis également puissans, qui, soutenus chacun de leur côté par des puissances étrangères, mirent en mouvement une grande partie de l'Europe.

Mais quels que fussent les efforts des Princes pour abattre l'orgueil des Guises, ils ne purent y parvenir. La conjuration d'Amboise, dirigée principalement contr'eux échoua, et n'aboutit qu'à les affermir d'avantage. Le duc de Guise fut déclaré Lieutenant-Général du royaume, et la plupart des conjurés furent exécutés.

Ce fut alors que pour résister à cette nouvelle puissance, les Princes et leur parti lui opposèrent les Huguenots, secte nouvelle aussi, et qui, dès sa naissance, avoit causé de grands malheurs. Nous allons en donner une idée, ainsi que de la conduite cruelle du gouvernement, qui ne fit qu'irriter ces sectaires qu'il eut fallu chercher à convertir, et qui les disposa à s'élever contre leurs oppresseurs.

En 1517, lorsque Selim, vainqueur de la Syrie et de l'Egypte menacoit d'envahir l'Europe, le Pape Léon X voulant le prévenir, envoya de tous côtés des Légats pour engager les Princes à s'armer. Mais il falloit des fonds, on publia des indulgences, on fit des quêtes, et des prédicateurs furent distribués dans tous les états Catholiques.

Les Jacobins furent chargés de l'Allemagne, à l'exclusion des Augustins qui l'avoient été jusqu'alors. Ce fut là la source du mal.

Les Augustins choqués de cette préférence marquèrent leur mécontentement. Un des leurs, homme ardent, entreprit de défendre ce qu'il imaginoit être les droits de son ordre, son nom étoit Martin Luther. Il fut malheureusement soutenu par Stampis son général, et débutant par des reproches, sur la manière dont se percevoient les aumônes, il s'échauffa, et passant des abus aux dogmes même de la religion, il en vint à prêcher l'hérésie.

Cette secte nouvelle fit des progrès effrayants. Des princes et des peuples se laissèrent séduire par l'apparence de raison dont Luther s'étoit étayé, et par cette prétendue réforme de l'Eglise, prétexte vain de la plupart des novateurs. A peine y avoit-il douze ans que la secte s'étoit formée, qu'elle étendoit déjà ses racines dans plusieurs états. L'archiduc Ferdinand et quelques princes Catholiques voulurent en vain l'arrêter, ils firent pour cela un décret dans la diette de Spire en 1529, mais les Luthériens protestèrent, ils appellèrent au futur concile, et c'est depuis cette époque qu'ils ont porté le nom de *Protestans*.

L'année suivante parut leur profession de foi appelée *confession d'Ausbourg*, et leurs accroissemens devenant toujours plus rapi-

des, ils furent bientôt répandus dans les principaux états de l'Europe.

La France en fut infectée. On y comptoit parmi les protestans les hommes les plus distingués par leur noblesse, leur puissance, ou leur mérite personnel. Cependant le Catholicisme, antique religion des François, n'en fut point ébranlé. Le gouvernement tacha de contenir les novateurs, mais ce ne fut pas toujours par les moyens qu'il eût dû employer. Sa conduite fut versatile, inconséquente, injuste, et les protestans ballotés, tantôt soufferts, tantôt persécutés, enfin cruellement et traîtreusement massacrés dans l'horrible journée de St. Barthelemi, se trouvèrent tout disposés à se joindre au parti qui s'élevoit contre la cour, c'est-à-dire, contre les Guises, et qui comptoit parmi ses chefs un Roi de leur croyance, qui pouvoit devenir et qui devint en effet héritier du trône de France.

Le coup étoit terrible pour les Guises; il falloit le parer, la religion fut le prétexte qui leur en fournit les moyens. Ils firent craindre au peuple de se voir gouverné par un roi hérétique; ils agitèrent les esprits, armèrent les catholiques, sollicitèrent au dehors le secours de plusieurs puissances, et formèrent cette union funeste, qu'ils décorèrent du nom

de sainte ligue, et qui, en voulant éloigner du trône un de nos meilleurs rois, fit de la France un théâtre d'horreurs.

Les Guises gagnoient à cela, non-seulement le maintien de leur puissance actuelle, mais encore l'espoir d'hériter de la monarchie. Henri III d'abord dupe de cette ligue s'en déclara le chef, mais il ne l'étoit que de nom, les Guises dominoient, et le monarque, chancelant sur son trône, forcé d'abandonner sa capitale, et cherchant en vain du secours dans les états de Blois qu'il avoit assemblés, crut enfin sortir d'esclavage par des assassinats, et fit tuer le duc de Guise et son frère le Cardinal.

Mais loin d'arrêter l'incendie, ces meurtres l'augmentèrent. Mayenne succédant à son frère, eut les mêmes prétentions. Le Roi, plus abattu que jamais, fut contraint de chercher son appui dans le Roi de Navarre qu'il avoit regardé comme son ennemi, et qui devint dès ors son plus ferme soutien.

Les deux Rois réunis assiégèrent la capitale, et Duplessis Mornay, protestant zélé et fidèle ami d'Henri IV fut député vers la reine d'Angleterre (Elizabeth), dont il obtint un secours commandé par d'Essex.

Ce fut alors que périt Henri III, assassiné par un religieux fanatique nommé Jacques

Clément. Cet insensé crut faire une œuvre méritoire; et il ne faut pas s'étonner si de semblables folies s'emparoient des esprits foibles ou exaltés : puisque dans ces temps de délire on en vint jusqu'à mettre en avant les maximes les plus pernicieuses, et que la Sorbonne elle même avança cette étrange assertion : *Que l'on pouvoit ôter le gouvernement aux princes que l'on ne trouvoit pas tels qu'il falloit ; comme l'administration au tuteur qu'on avoit pour suspect.* (Daniel)

La mort du Roi redoubla les intrigues, et le prétexte de Religion fut employé plus que jamais pour éloigner son successeur du trône.

On ne sauroit disconvenir, que, dans cette lutte fatale, la cour de Rome ne se soit montrée très-opposée, dans ses démarches politiques, aux vrais principes du Christianisme; au lieu de fomenter les troubles son devoir étoit de prier, et de chercher à tout pacifier. On vit alors la preuve du danger de l'union du spirituel et du temporel, dont l'un ne sauroit s'élever que, sur les ruines de l'autre, par la raison qu'en a donné J. C. même, qu'*on ne sauroit servir deux maîtres à la fois.*

Ces fautes de la cour de Rome ont fait dans tous les temps la joie et le triomphe des impies, qui ont affecté de confondre l'esprit et

les lois de l'Eglise avec les erreurs des Ministres. Revenons aux événemens.

Sixte V, en chargeant le Cardinal Caetan de *faire en sorte qu'on pourvût la France d'un Roi pieux, catholique, et agréable aux François* (1) lui avoit recommandé de s'aboucher avec les Ambassadeurs d'Espagne et de Savoie qui devoient se rendre à Paris, et, sans se décider pour aucun, de les entendre tous même celui du Roi de Navarre, *s'il y avoit quelque espérance de le reconcilier à l'Eglise.* (2) Cette conduite adroite ne produisit que de la méfiance. Mayenne craignit un accord entre le Pape et l'Espagnol, et de se voir frustré du trône. Ainsi se glissa la froideur, et l'aliénation des esprits entre les chefs de la ligue dont chacun ne songeoit qu'à ces propres affaires.

Cependant le parti du Roi de Navarre se fortifioit chaque jour. Beaucoup se déclaroient pour lui, surtout depuis qu'il eut laissé apercevoir le penchant qu'il avoit à s'instruire de la doctrine Catholique et à rentrer dans le sein de l'Eglise. Le légat avoit déjà reçu des mortifications. Le premier président du parlement de Paris lui avoit fait quitter la place du Roi où il avoit voulu siéger, et le parlement de Tours ayant appris qu'il s'étoit

(1) Mezeray, Hist. de France, Henri IV.
(2) Ibid.

adressé aux ennemis du roi, avoit refusé de le reconnoître en sa qualité de Légat. Quelques prédicateurs s'enhardissoient à parler pour le *Navarrois*, les hommes sensés s'éclairoient, et les victoires du Roi, qui, insensiblement le rapprochoient de la capitale, diminuoient les forces de la ligue et amenoient le dénouement.

La victoire d'Ivri fut un coup décisif. On vit dès-lors décliner le parti de Mayenne. Le Roi poursuivit ce rebelle qui n'osa pas l'attendre, et sortit précipitamment de la ville de Mantes où il s'étoit retiré après la perte de la bataille.

On reproche à Henri de s'être arrêté quinze jours, dans cette ville au lieu de marcher sur Paris consterné. Ce court délai, laissa respirer les ligueurs, ils voulurent temporiser, et, sous pretexte d'accommodement, ils nouèrent des conférences qui furent sans effet et qui leur donnèrent le temps de préparer une défense.

Ce fut alors, que sans différer davantage, le Roi s'approcha de Paris, et forma ce siége fameux et mémorable à jamais, tant par la résistance opiniâtre des assiegés, et les cruelles extremités où ils furent réduits, que par la clémence et la modération du Roi qui cherchoit sans se rebuter tous les moyens de

concilier les esprits, et d'amener la paix.

Ses efforts furent inutiles, et il se vit encore contraint de s'éloigner. La France toujours déchirée, eut encore long-temps à souffrir, et ses malheurs se prolongèrent jusques en 1594 où ils furent enfin terminés par l'abjuration solennelle du Roi. Ce fut le coup qui écrasa la ligue, soumit la capitale, et finit toutes les intrigues.

Les chefs des factieux et Mayenne lui-même rentrèrent peu à peu sous l'obéissance, et ramenèrent à leur souverain les villes et les provinces qu'ils occupoient. Mais ce retour ne fut pas désintéressé, quelques uns ne rougirent pas de mettre leur soumission à prix, et le bon Roi voulut bien condescendre à traiter avec ses sujets. Alors on reconnut que la clémence de ce grand prince, égaloit sa valeur, car, comme l'observe Mezeray « ces deux » vertus royales qui marchoient devant lui » dans sa conduite, disputèrent toujours en» tr'elles à qui vaincroit ses ennemis d'une » plus noble manière; tellement qu'elles ont » laissé en doute à laquelle des deux il étoit » le plus redevable de ses bons succès, et » s'il falloit dire qu'il eût reconquis son ro» yaume à force de combattre, ou à force » de pardonner. »



